

TREIZE ETOILES

N° 7 — 10^e année

Reflets du Valais

Juillet 1960



Régions suisses du Mont-Blanc et du Grand-Saint-Bernard

MARTIGNY

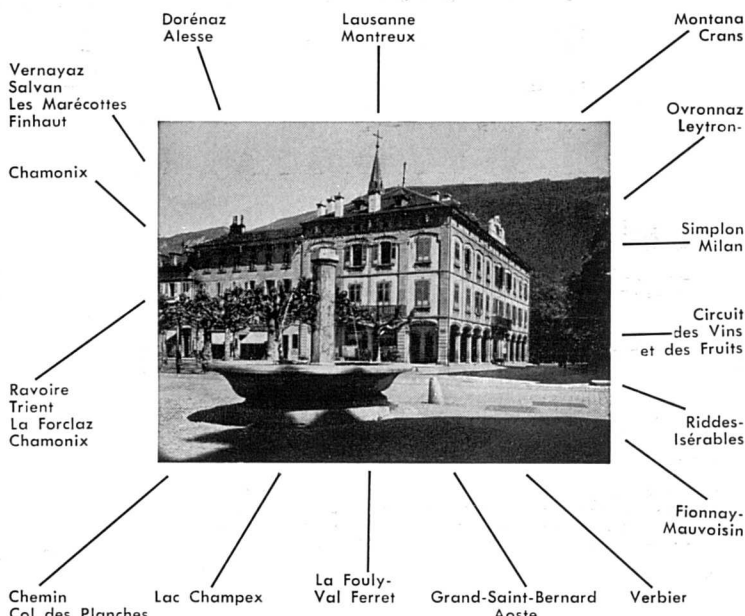
Carrefour international, centre de tourisme, relais gastronomique, ville des sports

est à l'avant-garde du progrès grâce à sa piscine olympique, son tennis, son stade municipal, son terrain de camping de 1^{re} classe, son auberge de jeunesse modèle, sa patinoire artificielle.

Le Valais, la Riviera suisse (lac Léman), le val d'Aoste, la Haute-Savoie sont à la porte de votre hôtel. Plus de 25 téléphériques, télésièges ou chemins de fer de montagne, de 400 à 3800 m. d'altitude, dans un rayon de moins de 45 kilomètres.

Hôtels et restaurants confortables

Hôtel ou Auberge	Téléphone	Propriétaire ou Directeur	Lits
Rhône, garni (ouverture en décembre 1960)	026	J. Métral	84
Forclaz-Touring	6 17 01	A. Meillard	56
Grand-Saint-Bernard	6 16 12	R. et P. Crettex	45
Central	6 01 84	O. Kuonen	45
Kluser & Mont-Blanc	6 16 41	S. Moréa-Kluser	40
Etoile	6 03 93	G. Fournier	40
Gare & Terminus	6 15 27	M. Beytrison	35
Suisse	6 12 77	P. Forstel	20
Grand-Quai	6 10 50	R. Fröhlich	19
Pont-du-Trient	6 58 12	G. Bochatay	16
Simplon	6 11 15	R. Martin	15
Touristes	6 16 32	C. Moret	8
Alpina	6 16 18	E. Koch	4
Martigny-Bourg			
Mont-Blanc	6 12 44	E. Chevillod	22
Tunnel	6 17 60	J. Ulivi	20
3 Couronnes	6 15 15	M. Pitteloud-Abbet	15
Vieux-Stand	6 19 10	C. Balland	5
Place	6 12 86	J. Métrailler-Zermatten	4
Poste	6 15 17	J. Farquet	4
Beau-Site			
Chemin-Dessus	6 15 62	D. Pellaud	45
Belvédère			
Chem.-Dessous	6 10 40	J. Meunier	55



Spécialités gastronomiques. Tous les produits du Valais : fraises et abricots, vins et liqueurs, fromages, raclette, fondue, viande séchée, cure d'asperges et de raisins, truites.

* * * * *

Vers Chamonix par le chemin de fer Martigny-Châtelard

Sauvage et pittoresque vallée

Stations : Vernayaz - Gorges du Trient - Cascade de Pissevache - Dorénaz-Alesse (téléférique) - Salvan - Les Granges - Les Marécottes (télésiège de La Creusaz) - Le Trétien (Gorges du Triège) - Finhaut - Barberine - Trient - La Forclaz (télésiège de l'Arpille) - Ravoire.

Le Circuit des vins et des fruits. Le jardin de la Suisse. Route pour Ovronnaz s/ Leytron. Téléférique pour Isérables.

Chemin s/ Martigny et Ravoire par les cars postaux de Martigny-Excursions.

Par les routes de La Forclaz et du Grand-Saint-Bernard, MARTIGNY tend la main à la France et à l'Italie.

Au Pays des Trois Dranses

Les trois vallées accueillantes par

le chemin de fer **Martigny-Orsières** ses services automobiles et les cars postaux de l'entreprise **Louis Perrodin, Bagnes**

Verbier : Télésiège de Savoleyres, télécabine de Médran, téléphérique des Attelas.

Mauvoisin : Grand barrage.

Champex : son lac, ses forêts, télésiège de La Brea.

La Fouly - Val Ferret : au pied des glaciers.

Grand-Saint-Bernard : son hospice, ses chiens, son lac, télésiège de La Chenalette.

Service direct par autocar Orsières-Aoste du 1^{er} juin au 30 septembre.

Renseignements, organisation de courses pour sociétés, pour contemporains, change, billets, prospectus : Office régional du tourisme de Martigny, téléphone 026 / 6 00 18 (en cas de non-réponse : 026 / 6 14 45) ou à la direction des Chemins de fer Martigny-Orsières et Martigny-Châtelard, Martigny, téléphone 026 / 6 10 61.



Valais

Wallis

Valais

Le pays des vacances * Das Land der Ferien * For sunshine and holidays

L'HOTEL

ROSABLANCHE à Verbier

Téléphone 7 11 72 - Valais - Alt. 1520 m. - Tout confort

Vous offre pour séjour en mai-juin-septembre le 8 % rabais sur prix de haute saison. Cuisine soignée.

Prospectus prix.

Propriétaire : H. Fellay.

Morgins 1400 m. alt.

Site idéal à l'orée de magnifiques forêts de sapins, repos, promenades, excursions, tennis, piscine, télésièges

Hôtel Victoria L'hôtel de famille confortable
Cuisine soignée

Chemin-Dessus s/ Martigny Hôtel Beau-Site 1150 m. Station climatique pour repos Forêts de mélèzes

Pour de belles vacances - Vue sur les Alpes et la plaine du Rhône au Léman. Cuisine soignée, tennis, terrasse, garage. Car postal 3 fois par jour. Prix forfaitaire, tout compris, pour 7 jours de 98 fr. à 110 fr. Prix spéciaux avant et après saison. Hôtel en partie rénové, ouvert en été.

Exploité par Daniel Pellaud propr. Téléphone 026 / 6 15 62

Hôtel des Haudères

Les Haudères Tél. 027 / 4 61 35

Maison de touristes et de séjour. Cuisine soignée. Pension à partir de 12 fr. Spécialités valaisannes. Restauration à toute heure.

Même maison :

Restaurant de La Sage
Spécialités valaisannes
Epicerie La Sage

ZINAL VAL D'ANNIVIERS VALAIS 1680 m.

Cars postaux Sierre - Ayer - Zinal
Magnifique route automobile

Hôtel des Diablons (Juin à fin septembre)

Forfaits d'une semaine : Fr. 154,- à 185,50

Restauration soignée à toute heure

Spécialement avantageux : juin et dès fin août

Hôtel Durand (Dépendance) Juin à fin septembre

Forfaits d'une semaine : Fr. 129,50 à 136,50

Chambres sans pension, forfait, la semaine : Fr. 40,-

Arrangements spéciaux pour sociétés

Téléphone 027 | 5 51 23

C. HAGER, Dir.

Finhaut

à 1237 m. d'altitude, sur la ligne Martigny-Châtelard-Chamonix, étale ses hôtels et ses chalets sur un balcon ensoleillé, face au glacier du Trient et aux Aiguilles-du-Tour.

La station est un centre renommé d'excursions parmi lesquelles Emosson-Lac de Barberine accessible par le funiculaire du même nom, Six-Jeurs, Bel-Oiseau, col de la Gueulaz qui sont autant de belvédères sur la majestueuse chaîne du Mont-Blanc. Citons encore le col de Balme, le col de La Forclaz, le glacier du Trient. Finhaut se trouve à moins d'une heure de Chamonix-Mont-Blanc, la station savoyarde de réputation mondiale.

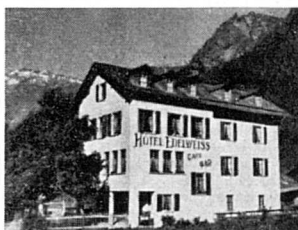
Source d'eau radio-active (12 unités Mache) que l'on déguste au pavillon de la gare. - Pêche - Tennis.

Cultes : catholique, protestant et anglican. Médecin attaché à la station. Nombreux hôtels et pensions. Bureau de renseignements, tél. 026 / 6 71 25.

ÉVOLÈNE 1400 m.

Au centre du Valais - Cars postaux de Sion.
2 routes. Traditions et costumes. Excursions variées. Guides. Air sain et vivifiant. Pêche. Tennis. - Prospectus.

Hôtel Hermitage	70 lits	Pension à partir de Fr.	16,-
Hôtel d'Evolène	70 "	"	15,-
Hôtel Dent-Blanche	70 "	"	15,-
Hôtel Eden	30 "	"	13,-
Hôtel Alpina	20 "	"	12,50
Pension d'Evolène	20 "	"	11,50



LES HAUDÈRES

Hôtel Edelweiss

Téléphone 027 / 4 61 07

Rendez-vous des alpinistes. Arrangements pour séjours. Cuisine et cave soignées. Eau courante. Pension : 12 à 15 fr. Chauffage.

Même maison :

Hôtel Pigne d'Arolla, Arolla.

Propriétaire : Anzéviu-Rudaz

Arolla 2000 m.

Le Grand Hôtel et Kurhaus

L'hôtel le plus confortable
et le mieux situé

Spahr et Gaspox, propriétaires, tél. 027 / 4 61 61

Même maison :

Hôtel de la Dent-Blanche

EVOLÈNE tél. 027 / 4 61 05

Valais

Wallis

Valais

Le pays des vacances * Das Land der Ferien * For sunshine and holidays

Fafleralp Hôtels 1800 m.

Les hôtels en vogue au **Lätschental**

Grand centre d'excursions et ascensions. Situation dominante et ensoleillée. Repos, détente, tout confort, bains, cuisine soignée, spécialités et vins du pays
Tél. 028 / 7 51 51

R. Gürke, dir.

Hôtel Rhodania (meublé)

Confort - cadre familial

rues: Chantepoulet et 5, **Paul-Bouchet (ascenseur)**

Téléphone 022/32 80 85

GENÈVE

Ed. Reynard-Revaz

Hôtel Suisse, Martigny

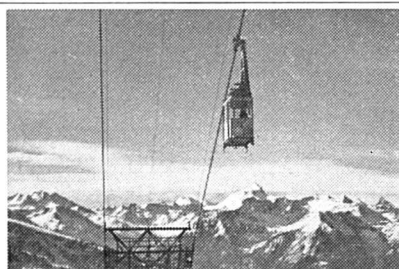
SCHWEIZERHOF

Confort moderne - Prix modérés

Menus fixes et à la carte

Garage à l'hôtel

Famille Forstel



Téléférique

Leukerbad-Gemmipass
AG.

Réouverture
le 1er mars

Notre téléphérique amène les touristes en 8 minutes sur le col, d'où ils jouissent d'un panorama unique. Au printemps, la Gemmi offre aux skieurs des possibilités illimitées. Conditions d'enneigement absolument sûres. Passages par le Wildstrubel sur La Lenk, Montana, Vermala et Adelboden. En été, le col de la Gemmi se prête facilement comme excursion du dimanche pour des familles, même avec de petits enfants. Prospectus à disposition. Renseignements par Sporthôtel Wildstrubel, famille Léon de Villa.

Confection Chemiserie Chapellerie



La maison de confiance établie à Sion
depuis plus de cent ans

Saas-Fee

Le Grand Hôtel

avec son grand parc. Tout confort pour un hôtel de montagne. Toutes les chambres avec eau courante, certaines avec bains privés. Cuisine française soignée. Ascenseur.

Tél. 028 / 7 81 07

Dir. Ed. de Werra

Même propriétaire :

HOTEL ALLALIN

Confort moderne. Cuisine renommée. Sa taverne valaisanne avec son cachet spécial. — Terrasse.

Saas-Fee Saison été et hiver

Hôtel Dom

Maison de famille avec tout confort. Lift, bains privés, douches, téléphone, radio. Service à part. Terrasse, jardin, Quik-Bar, dancing. Pension dep. Fr. 18.—. Tél. 028 / 7 83 33 - 34
Jos. Supersaxo, propr.

Nouveau!

SAAS-FEE

HOTEL TOURING GARNI

Propr. : Bruno Imseng-Torrent - Tél. 028 / 7 81 93 - Toutes les chambres eau courante, radio, téléphone, balcon - Douches privées - Grande terrasse ensoleillée - Hall spacieux - Ouvert toute l'année.

Simplon-Kulm

HÔTEL BELLEVUE alt. 2010 m.

Hôtel de montagne confortable. Vacances idéales. Plage. Pêche. Centre de promenades et de courses en haute montagne. Garages - Benzine
Tél. 028 / 7 91 31 T. Pacozzi, dir.

Altitude 2137 m.

BELALP

sur Brigue CFF

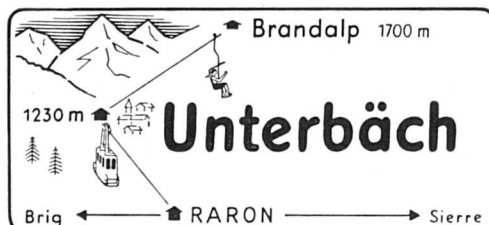
Magnifique station alpestre aux abords du grand glacier d'Aletsch

Vue immense et excursions nombreuses

Téléférique Blatten-Belalp

Idéal pour vacances reposantes.

HOTEL BELALP 70 lits Eau courante.



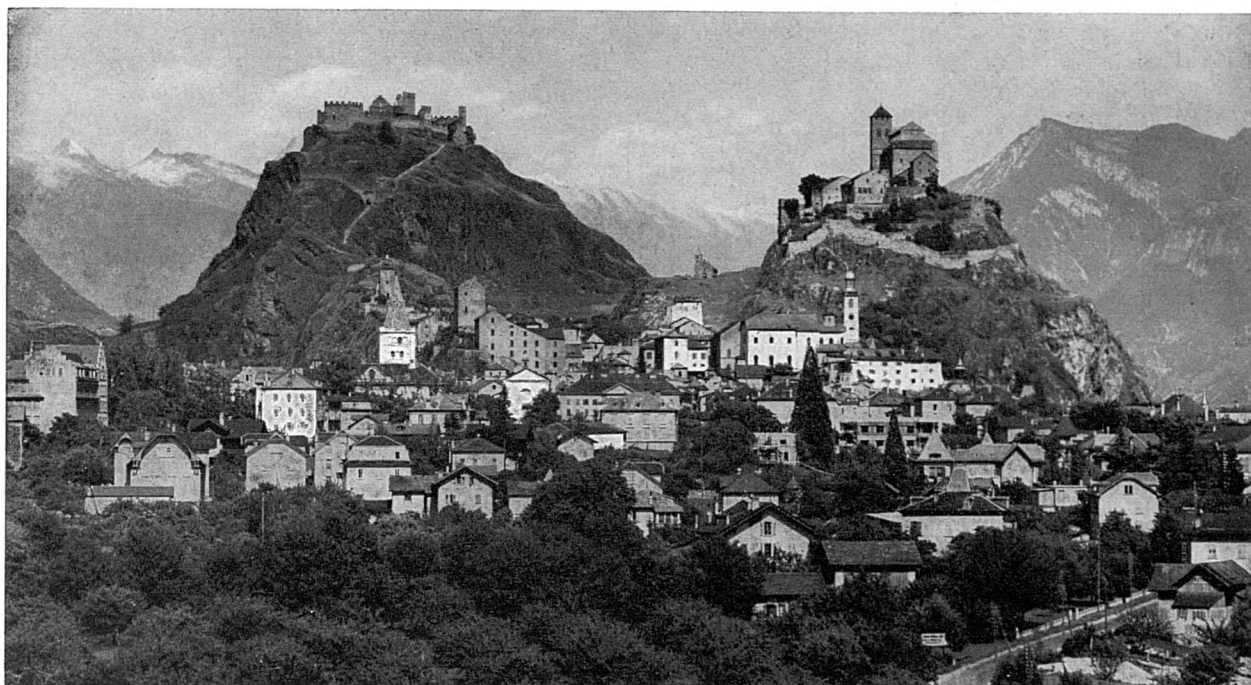


Photo Schmid, Sion

SION

la châtelaine du Rhône,
la tête d'étape préférée entre Lausanne et Milan
avec son inoubliable spectacle panoramique « Sion à la lumière de ses étoiles »

Départ de 18 lignes de cars postaux.

Centre d'excursions permettant de visiter, avec retour dans la même journée, toutes les stations touristiques du Valais.

Aérodrome avec vol sur les Alpes.

Tous renseignements : Société de développement de Sion, tél. 027 / 2 28 98

Hôtel de la Planta

60 lits. Confort moderne. Restaurant renommé.
Grand parc pour autos. Terrasse. Jardin Télédif.
Téléphone 2 14 53 **R. Criffin**

Hôtel de la Paix

(sur la grande place)

Ermitage pour les gourmets — 70 lits —
Maison à recommander
Téléphone 2 20 21 **R. Quennoz**

Hôtel de la Gare

75 lits — Brasserie — Restaurant — Carnotzet
Terrasse ombragée — Parc pour autos
Téléphone 2 17 61 **R. Gruss**

Hôtel du Cerf

46 lits — Cuisine soignée — Vins de 1^{er} choix
Tea-Room au 5^e étage
Téléphone 2 20 36 **G. Granges-Barmaz**

Hôtel du Soleil

30 lits — Restaurant — Tea-Room — Bar
Parc pour autos - Toutes spécialités
Téléphone 2 16 25 **M. Rossier-Cina**

Hôtel-Restaurant du Midi

Relais gastronomique
Réputé pour ses spécialités — Hôtels entièrement
renové — Ascenseur
H. Schupbach, chef de cuisine

Hôtel Nikita confort moderne

« Au Coup de Fusil » (Cave Valaisanne)
Poulet - Entrecôte - RACLETTE **H. Nigg**
Rue de la Porte-Neuve - Tél. 027/2 32 71 / 72



Hôtel-Garni La Matze

(à l'entrée de la ville)

Tout confort
Téléphone 2 36 67 **S. Laffion**

Auberge du Pont

(Uvrier-Sion) route du Simplon

Relais gastronomique - Chambres confortables
F. Brunner, chef de cuisine

Hôtel-Garni Treize Etoiles

Nouvel

près de la Gare
Tout confort - BAR
Tél. 027 / 2 20 02 **Fam. Schmidhalter.**

SION, VILLE D'ART

A chaque coin de la vieille ville, le voyageur fait ample moisson de découvertes artistiques. Il peut admirer l'Hôtel de Ville, achevé en 1657, qui a gardé son clocheton, son horloge astronomique et, à l'intérieur, ses portes et boiseries sculptées. Dans le vestibule d'entrée, une pierre milliaire et diverses inscriptions romaines dont l'une, la plus ancienne inscription chrétienne en Suisse, est datée de l'an 377. La rue du Château permet de gagner la colline de Valère sur laquelle a été édifiée la si caractéristique Collégiale du même nom, connue au loin pour ses fresques, ses stalles, ses chapiteaux sculptés, son vieil orgue (le plus ancien d'Europe, environ 1475) et ses riches ornements liturgiques. A proximité un musée historique et un musée d'antiquités romaines méritent visite. Les ruines du château de Tourbillon, incendié en 1788, se dressent sur la colline voisine face à un majestueux panorama alpestre. Descendons en ville pour saluer au passage la Majorie (ancien palais épiscopal devenu musée), la maison de la Diète où sont organisées chaque année des expositions d'œuvres d'art, la Cathédrale mi-romane mi-gothique, l'église de Saint-Théodule, la maison Supersaxo avec son remarquable plafond sculpté de Malacrida (XVI^e siècle) et la Tour-des-Sorciers, dernier vestige des remparts qui entouraient la cité.

La région de Sierre

vous attend !

☆ ☆ ☆ ☆ ☆ ☆ ☆ ☆ ☆ ☆



EN TOUTES SAISONS

SIERRE

CENTRE DE TOURISME

Renseignements par
l'Office du tourisme
de Sierre

Tél. 027 / 5 01 70

Par l'épargne... à l'aisance

Nous bonifions actuellement
le 3 % d'intérêt pour dépôts sur
carnets d'épargne
le 3 1/2 % pour dépôts sur obliga-
tions à 3 et 5 ans
Placements à l'abri des baisses de
cours

Banque Populaire de Sierre

Montana

SIERRE

Crans



Des meubles de goût qui agrémenteront
votre intérieur



Reichenbach & C^{ie} S.A.

Fabrique de meubles

Sion

Magasin à l'avenue de Pratifori

3 étages - 14 vitrines

La parade des beaux habits



(Photo Schmid, Sion)

Soleil, chaleur, couleurs ont pris rendez-vous pour cette fête. Gens et costumes arrivent, musique en tête, de partout. Délégations savoyardes, tessinoises, genevoises. Les vaudoises et leurs ronds chapeaux de paille à téton. Les mâconnaises sous des parapluies de couleurs. Détachements bernois, appenzellois, saint-gallois, grisons. Grands fouets qui claquent en égratignant le trottoir, lanceurs de drapeaux, couples qui cheminent en dansant. C'est surtout notre canton qui défile. O les beaux Saviésans robustes et fiers, les paysannes d'Isérables tenant le berceau en équilibre sur la tête, avec un vrai bébé dedans, et de surcroît elles tricotent en marchant ! Fifres et tambours de Saint-Martin, de Viège et d'ailleurs. Vive ceux de Saint-Luc, en noir et blanc, en grosse laine, calmes et sûrs, vrais, dignes. Ils ne font pas ça pour rire. Ils vont à la vigne. Leur rythme ancestral, plein, nerveux, vous secoue la poitrine. Et de même les Evolénards. Ce qui les distingue, c'est la vérité. Leurs costumes leur vont si bien parce qu'ils leur servent encore dans la vie. O ces

théories haut-valaisannes, ces hauts chapeaux stricts, ce balancement des plis raides. D'accortes paysannes portant des rouets, des barattes, des seilles pleines de myosotis dont le bleu transparent chatoie comme un vitrail dans la lumière de Sion... Ces groupes allègres de Champéry, Saint-Maurice, Salvan, et leur musique presque française, comme leur civilité. Ces dames de Monthey, ces dames de Sion. La vraie manière de s'habiller pour ces personnes d'un certain âge, voyez si elles ont de la distinction ! Vive notre Chanson valaisanne qui s'avance. Rassemblement à Valère où le soleil regarde intensément la fête, écoute le glouglou du fendant. Où danseurs, musiciens, figurants se délassent sur l'herbe. Où la nuit venue, d'un roc à l'autre, les esprits se répendent.

Olsonner

TREIZE ETOILES

Paraît le 20 de chaque mois

Organe officiel
de l'Association hôtelière du Valais

FONDATEUR : Edmond Gay

RÉDACTEUR EN CHEF

Bojen Olsommer, Sion, avenue de la Gare 10

ADMINISTRATION ET IMPRESSION

Imprimerie Pillet, Martigny

RÉGIE DES ANNONCES

Imprimerie Pillet, Martigny, tél. 026 / 6 10 52

ABONNEMENTS

Suisse : Fr. 14.— ; étranger : Fr. 22.—

Le numéro : Fr. 1.40

Compte de chèques II c 4230, Sion

SOMMAIRE

Juillet 1960, N° 7 : Parade des beaux habits. — La Fête des costumes suisses à Sion. — La Fête-Dieu. — Jean-Christophe Musy. — Le Corps-de-Dieu de Villa. — Un air de légende. — Journal intime d'un pays. — Lettre du vigneron. — Potins valaisans. — Apparition de la petite fée rouge. — L'art de voyager. — Chronique du Café de la Poste. — La raclette. — Fête des guides à La Fouly. — Un hôtel-château se penche sur son passé. — Le château de la Cour. — Madame Derivaz, chorégraphe. — Une époque disparaît. — Le pays et ses gens. — Der neue Höhenweg an der Südrampe der Lötschbergbahn.

Couverture :

Sous l'ombrelle, grâce et charme

(Photo Ruppen et de Roten, Sion)



La Fête des costumes suisses à Sion

Reportage d'Oswald Ruppen

Isérables monte à Valère.
Des berceaux sur la hotte
ou sur la tête, et de plus
on tricote en marchant.



Voyez si ces dames ont de la distinction !



Sur Valère se découpe le
filigrane exquis des coiffes
saint-galloises.



Sur la pelouse, au grand soleil, on danse, on s'aime, comme dans la vie, avec un intermède de bon fendant !



La foule est massée entre les deux rochers où, le soir, les esprits se répondent...

Je ne sais plus la place que la Fête-Dieu tient dans le cœur d'un villageois d'aujourd'hui. Quand j'étais enfant, elle emplissait le mien de joie.

Nous y pensions toute l'année. Pourquoi apprenait-on à battre du tambour, à jouer de la flûte sinon pour pouvoir prendre rang un jour dans la parade, le beau cortège coloré qui se promenait un matin de printemps, entre les deux villages, dans le déploiement de toutes les richesses, de toutes les couleurs, de toutes les musiques dont nous pouvions disposer. Pourquoi économisait-on les quelques sous que l'on donnait au hasard des fêtes moins solennelles ? Afin de disposer, ce jour-là, d'une mince fortune qui nous permettait de boire une limonade avec les copains. Et pourquoi tant de jeunes filles allaient-elles travailler aux vignes ? Parce qu'elles avaient toutes besoin d'un foulard, d'un tablier, d'un ruban...

Pour la Fête-Dieu...

Que l'on ne dise pas que tout cela n'a donc rien à voir avec la religion. La religion, dans les âmes simples, ce n'est ni une angoisse pascalienne, ni une complaisance de l'esprit. C'est le cœur uni très simplement à celui qui a fait la terre et les astres, la montagne et la vigne, les fleurs et les seigles. Il est là parmi nous, tantôt cloué sur des croix le long des chemins, tantôt drapé dans de belles toges de bois, dans les niches de nos chapelles et de nos églises.

Alors, un jour, nous le fêtons ; nous le promenons entre nos maisons ; nous lui dédions des reposoirs ; nous chantons ses cantiques et ses psaumes ; nous battons du tambour ; les fifres strident ; les filles portent leurs plus beaux habits, leurs foulards les mieux brodés ; les hommes mettent ce qu'ils ont de plus voyant : leur uniforme militaire, et les jeunes gens...

Et les jeunes gens veulent être plus beaux encore. Parce qu'ils aiment la couleur et que rien n'est trop beau pour le bon Dieu, ils empruntent les uniformes de ceux qui gardèrent le pape, à Rome ; ils sortent des greniers le pantalon blanc, la tunique rouge des grenadiers du temps de Napoléon... Tout cela est peut-être un peu raccommoqué, un peu fripé. On a peut-être fait confectionner des tuniques neuves... Il n'importe : la volonté est restée la même de se faire aussi beau que possible pour accompagner le bon Dieu dont c'est aujourd'hui la fête...

Les autres jours, on va à l'église pour demander. Nous avons tellement besoin de tout, nous sommes si pauvres. Aujourd'hui, nous y allons pour rendre. Pour faire fête à celui que nous importunons sans cesse. Nous

Fête-Dieu

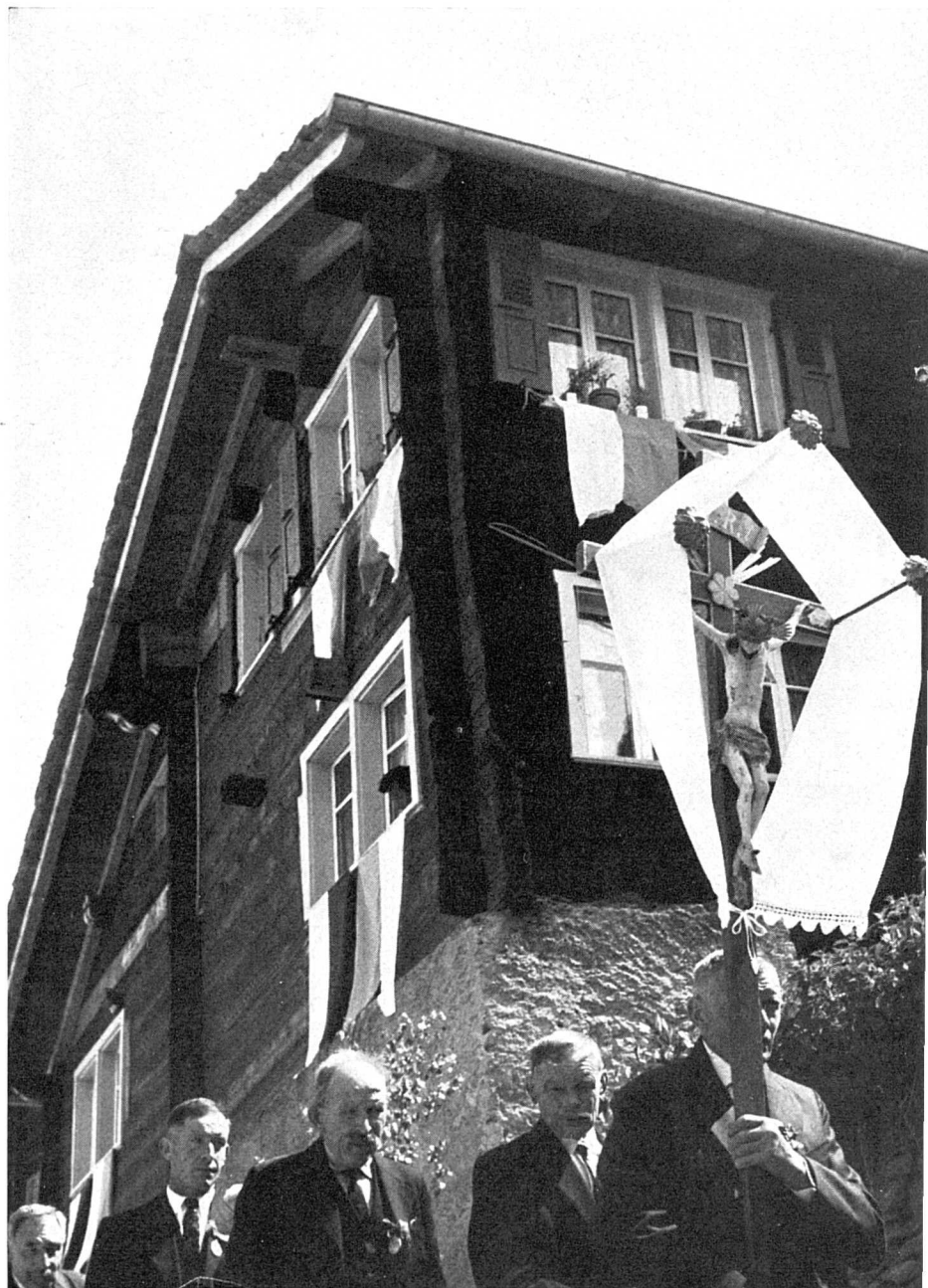
voulons lui montrer que nous sommes contents, que nous l'aimons bien. Nous voulons nous réjouir avec lui. Nous piquons aux parois noires de nos chalets des rameaux de mélèze, des fleurs d'esparcette, des bluets, des scabieuses et des boutons d'or pour qu'il comprenne bien que nous sommes heureux de l'accueillir. Il faut qu'il sache une fois par an, dans la joie du printemps, que nous le regardons bien

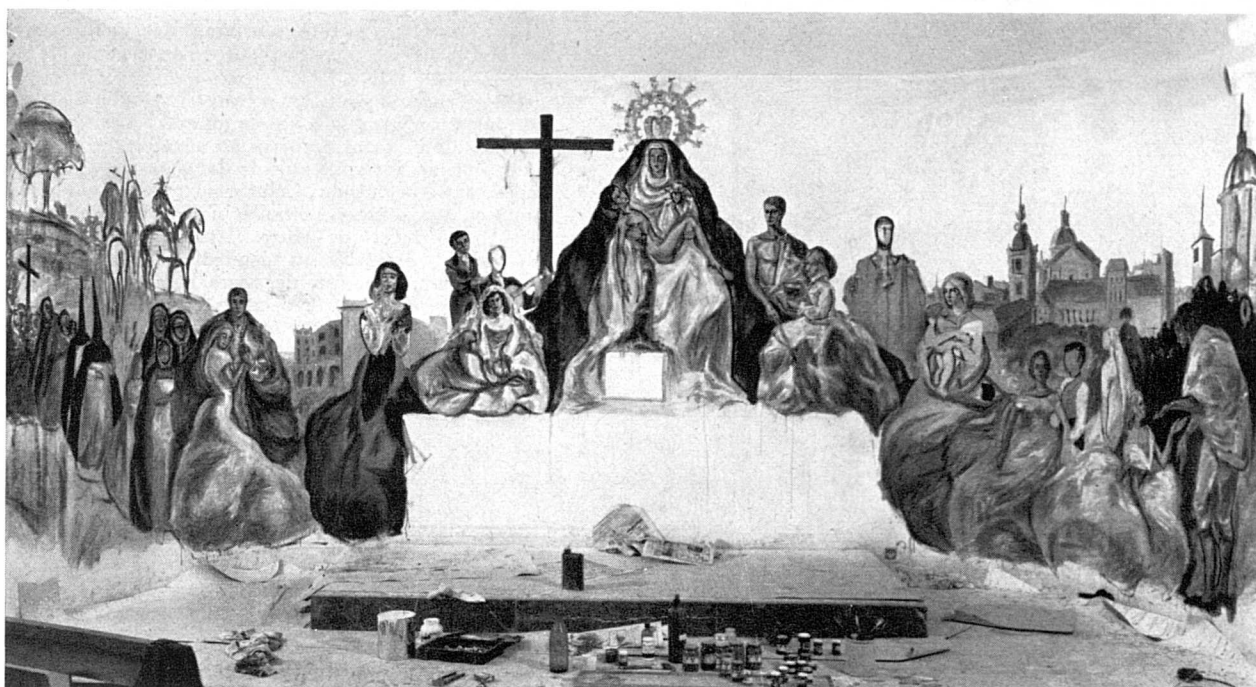
comme notre maître. Et quand il passe, tout le monde s'agenouille devant son grand soleil d'or.

Battez, tambours ! Chantez, fifres de notre joie ! Lève ton fusil, Baptiste, tire à blanc dans l'air léger de la montagne ! Quand un roi entre dans la ville, il faut bien faire du bruit. Tous les autres jours, nous vivons dans le silence et la peine. Aujourd'hui, notre joie éclate. Flottez, drapeaux ! Ori-flammes, balancez vos ailes légères à nos fenêtres ! Nous sommes dans la joie parce que Dieu passe au milieu de nous sous le dais frangé d'or.

Marcel Junod

(Photo Ruppen et de Roten, Sion)





Une révélation bouleversante :

JEAN-CHRISTOPHE MUSY

Enfin un peintre qui cherche son inspiration à la seule vraie source : le divin !

Si l'art n'élève pas l'homme, il est infâme, malgré toutes ses virtuosités, car il doit surtout apporter la vie à l'âme.

Voici ce qu'a compris Jean-Christophe Musy. On est bouleversé de trouver une si profonde spiritualité chez ce jeune homme d'à peine vingt-trois ans.

Ici l'esprit recherche sa satisfaction dans le monde intérieur, dans l'émotion spirituelle. Sa spiritualité s'élève au-dessus de la forme matérielle et de la représentation sensible. Elle les dépasse. Enfin, on revient aux principales qualités de l'œuvre d'art : l'harmonie et l'expression. L'harmonie pour les sens et l'expression pour le cœur et l'esprit.

Musy confesse un état d'âme et c'est par là surtout qu'il atteint la grandeur, la dignité, celles qui redonnent le sens du sacré dont l'art, hélas ! s'est écarté si longtemps.

Il se dégage de l'ensemble et de chacun des personnages de cette fresque — qui rendra célèbre la crypte de l'église du Sacré-Cœur — une contemplation esthétique.

Au centre, la Vierge Marie au Calvaire. Non pas une Vierge de son époque, elle nous apparaît de tous les

temps, avec les perspectives infinies de sa mission : Vierge glorieuse et compatissante, douloureuse et sereine. Chacun trouvera dans l'expression de ce visage d'une souveraine beauté l'écho de son état d'âme. La Vierge tient dans ses bras un Jésus adolescent et pourtant marqué des blessures de la crucifixion. C'est l'incarnation de l'innocence et de la jeunesse et des immolés innocents de tous les temps dans la corédemption.

A droite, saint Jean, d'une noblesse virile, défenseur de la vérité évangélique. A gauche, Marie-Madeleine troublante dans son expression extatique, où se réunissent la scène du Calvaire et celle du parfum répandu.

Deux femmes de chaque côté, l'une offrant une coupe contenant le sang divin, l'autre tenant la couronne d'épines et plongeant son regard illuminé dans l'infini, associant son propre drame à celui de la Croix.

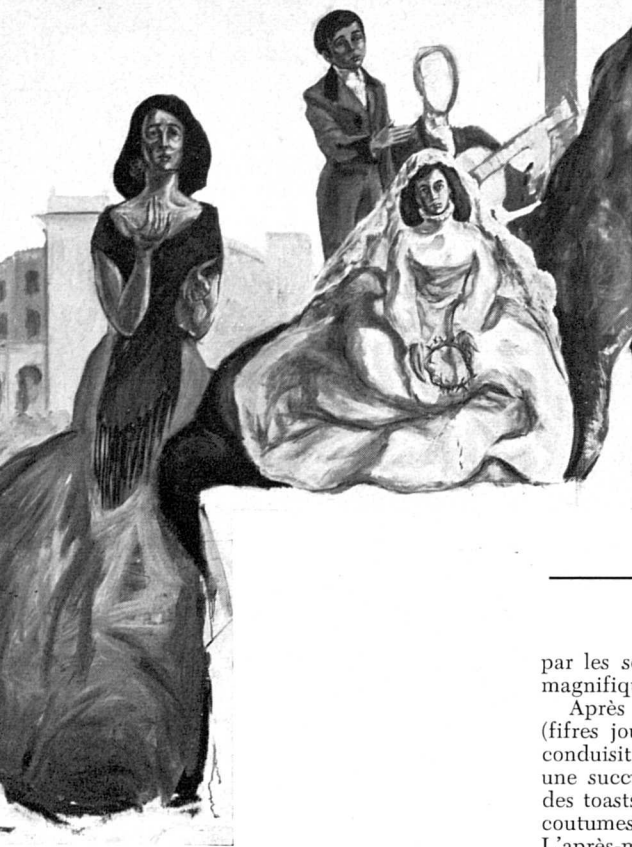
Plus à gauche, un couple personnifiant l'amour confiant, protecteur, pur. Au-dessus, un chanteur accompagné à la guitare module sa cantilène sacrée dans un geste d'une indicible adoration.

D'autres personnages viendront compléter cette fresque en voie de finition et sur laquelle il faudra revenir. Musy, fortement influencé par l'Es-

pagne, sainte Thérèse d'Avila, saint Jean de la Croix, même par la tauro-machie, ne cherche pas à plaire. Il veut émouvoir. Il souffre atrocement de l'opinion fautive, émasculée, pharisaïque que tant de chrétiens, artistes ou non, se font du christianisme. Il n'admet pas les conceptions artistiques qui cherchent à substituer à la perception intuitive et analytique des éléments artistiques une élaboration synthétique, raisonnée, mathématique, basée sur un rapport logique ou illogique préétabli, l'élément intuitif de la perception passant délibérément à l'arrière-plan.

Aussi incroyable que cela paraisse, le jeune artiste fribourgeois travaille sans modèle précis. Il puise ses thèmes dans son for intérieur. Pour lui, une œuvre d'art se porte en soi, comme une mère porte son enfant. Elle se travaille, se modèle, mûrit, s'extériorise, s'accouche aussi douloureusement qu'un enfant. C'est d'abord une rumeur qui se prépare, se précise, prend forme et naît enfin dans les cris et l'affolement.

Aussi la beauté des visages, des attitudes, prend-elle un sens de vérité idéale. Stendhal ne disait-il pas, dans une formule restée célèbre : « La beauté physique n'est que la promesse du bonheur » ?



Chez Musy, la beauté plastique des personnages est une promesse d'un bonheur qu'on accepte de ne goûter qu'en prière.

On reprochera peut-être à Jean-Christophe de n'appartenir à aucune école. Est-ce un mal ? Les réactions du spectateur seront positives ou négatives avec d'autant plus de diversité que le langage de l'âme lui sera accessible ou non. Celui qui ne sait pas nourrir son âme aux sources éternelles de la vie surnaturelle sera fermé à l'art de Musy. Il sourira et passera.

Pourtant, semblable au mendiant aveugle qui peut encore humer le parfum des roses, on revit longtemps, les yeux fermés, cette révélation intime d'un art qui est le jaillissement spontané d'une mystique, d'un acte de foi et d'amour !

Georges Haenni.

par les sœurs de Gérond, et il était magnifique.

Après le vin d'honneur, un cortège (fifres jouant, tambours battant) nous conduisit tous au Château de Villa où une succulente raclette fut servie, où des toasts furent portés, célébrant nos coutumes et le Corps-de-Dieu de Villa. L'après-midi se prolongea, agrémenté de musique de tambour, d'un récital de poèmes et d'une pièce en un acte de Courteline jouée avec verve et

beaucoup de finesse naturelle par de jeunes comédiens amateurs.

Saluons M. Curiger et félicitons-le : nul plus que lui n'a l'art d'organiser une fête champêtre. Il a le sens du décor, du cérémonial et aucun détail ne pêche ; il a aussi un esprit d'enfance, le don d'une poésie familière et simple qui donne du charme à tout ce qu'il anime. Fantaisie et tradition, voilà la marque si sympathique de M. Curiger. En voulant ressusciter nos vieilles coutumes, il ressemble un peu à l'un des sept nains qui courtoisaient Blanche-Neige. Puisse-nous cependant faire sourire le pur visage du Valais ancien jusqu'au milieu de nos modernes occupations. C.

Le Corps-de-Dieu de Villa

Le Corps-de-Dieu de Villa a fait bénir son drapeau le jour de la Pentecôte en la chapelle Saint-Ginier, à Villa. Une foule d'amis se pressait sous le grand marronnier et sur la place de la chapelle. La messe était célébrée en plein air et les petits chanteurs de Notre-Dame des Marais, dirigés avec enthousiasme par M. Salamin, nous réjouissaient de leurs alléluias. M. l'abbé Müller était l'officiant et il prêcha avec talent et humour. Il nous dit de prendre au sérieux le corps de Dieu dans sa signification profonde, dans sa réalité et de ne pas croire que Dieu se désintéresse de nous, occupé qu'il serait à jouer aux cartes avec ses anges derrière la lune. Non, Il a besoin des hommes.

Le drapeau fut béni, Mme Honorine Zuber fut la marraine, M. Conrad Curiger le parrain, et il remit l'emblème à M. Zen-Gaffinen, le nouveau et solide porte-drapeau qui jura fidélité. C'était simple et émouvant et j'imagine que c'est ainsi que les anciens Suisses, avant de partir pour les guerres d'Italie, assermentaient leurs vaillants bannerets. M. Curiger avait lui-même dessiné le drapeau, brodé

Dans la cour d'honneur du château de Villa, le banneret Zen-Gaffinen qu'entourent marraine et parrain, M^{me} Honorine Zuber et M. Conrad Curiger. (Photo Schmid, Sion)



Un air de légende

par Pierrette Micheloud

Elle était arrivée un matin dans le village au fond de la vallée, pour être bergère. Personne n'avait remarqué la rosée, ce jour-là, comme elle scintillait, répandue en des myriades de diamants.

Elle était arrivée avec son foulard fleuri de rhododendrons, ornant l'encolure de l'épaisse chemise de toile aux manches bouffantes, et sa jupe aux mille plis qui faisaient monter l'herbe à foison.

Nul ne savait son âge ; elle, moins que quiconque. Mais était-ce un indice ? toujours une bergeronnette des montagnes volait au-dessus d'elle.

Sa démarche au rythme de clairière dans le balancement des grandes astrances, contrastait avec l'enfantine expression de son visage qui semblait ne jamais devoir connaître l'exil. Ainsi, tous ceux qui la voyaient pour la première fois se demandaient s'ils avaient devant eux une enfant au corps anormalement précoce, fruit insolite mûri à l'écart des vergers, ou bien une femme demeurée en arrière, par une étrange interruption du temps. Un seul de ses regards eût cependant suffi à libérer l'aveu, mais nul, jusqu'ici, ne s'était arrêté à ce lucide mélange de bleus.

Ayant perdu son village, ainsi que le nom de sa naissance, elle ne pouvait dire d'où elle venait. Cela résultait de ce qu'un jour, tandis qu'elle se penchait sur l'eau joyeuse d'une source, elle entendit fredonner : Hyalina, et que cette eau soudain retenue par un tendre barrage de lys lui permit de saisir la couronne de ses noces solaires.

Dès lors, à tous ceux qui voulaient savoir comment elle s'appelait, elle répondait : « Hyalina. » Mais que c'était l'eau d'une source nimbée de floraisons blanches qui lui avait donné ce nom, tout le monde l'ignorait. Et chacun se posait les questions les plus disparates. Et chacun, en conséquence de tant de particularités, décrétait que Hyalina était une innocente. Mais aucun ne se doutait par quel miracle ce chemin d'innocence était vrai, ni combien cette vérité était éloignée du sens qu'ils donnaient à ce mot.

Ne faites pas pleurer le chant de Hyalina dans les verdure du vent. Laissez à vos dernières brebis survivantes l'espoir de l'agneau.

Chaque jour, à l'aurore, elle traversait le village, rassemblant son troupeau. Puis elle montait jusqu'à la limite des arbres, attentive aux secrets des genévriers. Elle montait légère, libérée du fardeau de son cœur. Si quelque effronté se hasardait à la suivre, les brebis aussitôt se groupaient autour d'elle en un cercle inviolable. Et Hyalina continuait d'avancer, comme portée par cette blanche nuée de sollicitude. Son chant vainqueur emportait mille corolles.

Chaque soir elle redescendait, instant de rivière mauve encore émerveillé du jour. C'était comme une chevelure-fée qui prolongeait l'adieu des mélèzes en d'irréelles voilures. Pour tous ceux du village, du plus jeune au plus âgé, hommes et femmes, cette heure s'appelait l'heure de Hyalina. Ils se rassemblaient sur la place pour la voir arriver, mais nul n'aurait pu en définir le motif. Était-ce un appel de très loin qui cherchait à se préciser à travers un pressentiment de clarté ?

L'étranger qui passait leur demandait s'ils la trouvaient belle. Cette question leur paraissait privée de sens. Ils s'écriaient en chœur : « Une innocente n'a pas de séduction. » Et c'était vrai, mais savaient-ils seulement pourquoi ? Rien, en effet, ne pouvait être détourné par elle. Hyalina n'avait qu'un seul visage, comme un seul regard.

Cette distance, entre elle et eux, les irritait-elle à leur insu ? Aux fugitifs éclats de cristal qui se perdaient dans la multitude de leurs absences, se mêlaient, tout aussi inconscients, tout aussi ignorés, de lourds relents de haine. Ainsi, chaque soir, lorsqu'elle traversait la place, retentissait d'autant de voix différentes, mais unies en un bloc compact de malice, le nom de Hyalina. Le redoutable silence qui suivait en disait plus long que tous les sobriquets qu'ils auraient pu ajouter.

Ne faites pas pleurer le chant de Hyalina. Ses larmes feront des trous dans vos cœurs, et vos brebis s'enfuiront de leurs bercails. Ne voyez-vous pas leur nombre se restreindre de jour en jour ?

Or, voici que s'achevait son temps de bergère. Ce soir-là, comme de coutume, ils se tenaient groupés sur la place, et l'attendaient. Mais quelle fatale idée les traversa ? Ils imaginèrent de mettre des masques à tête de loup. Cependant la nuit tomba, et d'autres heures passèrent sans ramener Hyalina ni ses brebis. Ils allumèrent des torches et tous, ainsi masqués, montèrent vers les alpages.

Lorsque le soleil se leva, le lendemain, ils erraient encore sur les pentes désertes. En cet instant, ils aperçurent plus haut la tache claire des brebis serrées les unes contre les autres. Ils se hâtèrent de les rejoindre, mais à leur grande terreur, ne virent qu'un amas de pierres aux yeux clos. Au milieu d'elles, une source jaillissait, transparente. Le vent du matin jouait avec un foulard au rose fané...

Alors il se passa une chose terrible. Parce qu'ils avaient laissé mourir toutes leurs brebis, ils se virent soudain véritablement transformés en loups, et s'entre-dévorèrent.

Il y a un proverbe du plateau de Savièse que je n'ai jamais su interpréter et qui souvent chante en moi : les jours sans pain sont comme les grands jours de mai. Je n'ai pas souffert de la misère de manquer de pain et la plupart de ceux qui m'entourent non plus. C'était le cas autrefois en Valais (avant Troillet). Cette phrase, maintenant, je ne puis la sentir que comme une phrase poétique faisant allusion à un état de langueur cruelle, d'ardent désir, à un moment de transition entre un jeûne de pénitence et un jeûne d'exultation.

Peut-être qu'il s'agit encore des amoureux qui ne mangent pas..., peut-être aussi que le mystère c'est les Rogations ?

Ces grands jours de mai culminent dans ces matinées qui sont les trois dernières du mois. Partout dans les villages encore plus près d'être des ruches, il y a ce départ des voiles blancs le long des granges, la saccade douce des psalmodes, une croix qui se profile, qui bascule au bord des champs, le prêtre en surplis et l'équipe des chantres avec leurs gros livres à tranche rouge, quelques hommes, une guirlande d'enfants (il en venait de chaque famille pour les représenter), les femmes et le bourdonnement des ave. Les pieds dans les grosses chaussures râpent les cailloux ronds de la ruelle.

Ils vont parfois très loin dans la montagne ou dans la campagne. A un sanctuaire qui domine les alentours chez Saint-Christophe, chez Saint-Gothard, chez Notre-Dame des Ardents. On prend son sac avec de menues provisions pour se restaurer après la messe, la communion. Ou bien le but sera un hameau éloigné où les bonnes gens vous accueilleront dans leurs demeures. Chaque fois la procession prend une direction différente afin de rayonner par toutes les terres pour les bénir.

Se promener seul n'est pas toujours bien, cela masque souvent quelque tragique échec ; l'ange de la joie qui doit vous accompagner, il est rare, il est à l'éclipse. Se promener en bande tourne à la farce. C'est pourquoi j'ai toujours aimé les processions : cette rupture du matin, de l'air virginal, des choses intactes et fraîches qui viennent de passer la nuit, elle se fait à la fois dans le silence de chacun et dans un chant, une salutation rythmée pour la marche, une prière qui appartient à tous. Vous gardez votre solitude et vous êtes soutenu. On les appelle :

Sancte Mi-cha-ël
Sancte Ga-bri-el

Nous nous sommes avancés sous les branches pleines de gouttelettes de rosée qui débordaient sur le chemin, du coin des potagers. Le prêtre était un missionnaire avec un beau port et une belle voix. Cependant nous n'avons pas été très loin, nous n'étions pas une de ces paroisses de montagne qui vagabonde presque pour son plaisir. Nous nous sommes arrêtés face à face avec Muraz, avec Venthône. Les villages de la Noble-Contrée me paraissaient saisissants de relief et de nouveauté. Nous n'avons fait que quelques pas. Nous étions au centre de tout ce qui nous concernait : la grande armée des vignes où la terre ressemblait à du sable, où les feuilles vertes des ceps se faisaient tendres.

Chacun songe à ses biens : moi surtout à une petite vigne de dôle plantée ce printemps avec des soins minutieux, les racines mélangées à une poignée de poute et une poignée de tourbe. Il y a dôle et dôle, à l'avance j'en suis fier de ce vin, de ces plants. Mais si je les confiais au Créateur je demandais par-dessus tout l'ivresse intérieure, le jaillissement

Journal intime d'un pays

par Maurice Chappaz

à travers moi de la grande sève, une voix pour dire ce qui m'opprime et me remplit tout comme un arbre fruitier les grands jours de mai. Inspirez-nous les Filles :

*Sancta A-ga-tha
Sancta Lu-ci-a*

Il y a aussi un pardon et un merci dans la nature que sollicitent les litanies. Et elles s'achèvent par la plus forte des paroles : Quiconque demande, reçoit.

Je songeais aux besoins du poète.

Je songeais à l'inlassable effort du paysan.

On prétendra ce que l'on voudra : ils ont tous les deux un goût pour la beauté. Ce goût des paysans il est d'abord dans les vaches de la race d'Hérens, la race noire, vous les avez vu juger une « reine », vous avez entendu la bergère parler « d'un beau bouquet de vache » ? Et puis les poires blondes, les abricots couleur de flammes, les pommes parfumées du coteau. J'ai fait goûter à un ingénieur égyptien des Gravenstein rouges de Vex. Il m'a dit :

— Ça sent l'Orient, nous, nous apprécions d'abord avec le nez.

C'est juste. Et les vins alors, trouverez-vous ailleurs plus de finesse ? Les fruits de la terre, les fruits des très petits fermiers, des ouvriers d'usine encore paysans, il faut peiner et prier pour les obtenir. Mais je dis : bénédiction et le Valais est le pays de la plus extrême bénédiction. A cause de cela nous devons être sévères, nos propres critiques, les plus exigeants sur la qualité. Parce que tandis que la procession se balançait sur la pente et mugissait comme un accordéon un peu ivre, je me disais encore : et la malédiction ?

Si quelqu'un chantait :

*Aux vignes taillées trop long
donnez-leur l'oidium !
Aux incendiaires de forêts
donnez-leur la peste !
Aux marchands peu scrupuleux
donnez-leur à eux-mêmes les pucerons,
l'araignée rouge
et soufrez-les, et métabisulfitez-les !
Aux fabricants de miel du pays
avec des arrosoirs de sirop
infligez-leur la loque, Seigneur !*

Etc.

Quels rires ! Ça arrivera bien. Les processions s'en vont par les prés et les vergers gonflés d'eau. On entend le premier léger grelot des cailles dans la masse des herbes, dans la tranchée de ciguës et des ombelles. On devine le faufilement des mulots au pelage de soie. Les processions vont par les montagnes, les gonfanons s'inclinent sous les branches des mélèzes aux bourgeons lie-de-vin. Mes tantes disaient que de leur temps, elles étaient beaucoup plus longues, les processions. On se rendait visite de paroisse en paroisse, et sur un pont, ou au sommet d'une colline, lieu choisi de la rencontre, les croix et les bannières s'embrassaient.

A propos, on cherche des jeunes gens porteurs de croix au village de Châble.

Maurice Chappaz

(Photo Ruppen et de Roten, Sion)



La lettre du vigneron

— Mais qu'est-ce qu'ils fichent ces gens-là ? Ils ne sont pas fous, non ?

Il pleuvait à verse et c'est quelqu'un venu du dehors « un étranger » comme on dit, qui, à Diolly, voyant des gens trempés jusqu'aux os arroser des vignes, n'en revenait pas.

— Alors, la pluie, ça sert à quoi, me demanda-t-il ?

— A tout ce que vous voudrez. D'abord à embêter les promeneurs du dimanche, à nous flanquer le mildiou vers la Saint-Jean ou la Saint-Pierre, mais quant à compter sur elle pour un véritable arrosage, autant prendre un billet à la Loterie romande pour payer ses impôts, surtout maintenant qu'on vient d'augmenter les taxes cadastrales de façon si sympathique, après avoir promis de n'en rien faire.

Et je conduisis mon « étranger » devant un nouveau pluviomètre américain que je venais d'installer et où la quantité d'eau tombée peut se lire directement, sans toutes les simagrées des appareils officiels.

Et nous lûmes « 10 mm. » ce qui veut dire, expliquais-je à mon « étranger », qu'il était tombé dix litres d'eau par mètre carré de surface du terrain, un bon arrosoir de jardin, pas plus. Et je pris ce que nous appelons un « capion » et allais en donner un bon coup dans la vigne où nous pûmes constater que la pluie n'avait pas mouillé le sol à une profondeur dépassant huit centimètres.

— Alors, dis-je, vous comprenez que si cette pluie est la bienvenue pour les potagers et les prés, elle ne suffit pas pour la vigne dont les racines vont à plus d'un mètre de profondeur pour chercher l'eau et qu'il faut tout de même arroser, même s'il pleut, comme c'est le cas en ce moment.

— Tiens, je n'aurais pas cru ça, me répondit mon « étranger ».

— Il n'y a pas rien que ça que vous n'auriez pas cru, et si vous veniez un peu par ici, il y a encore des tas de choses que je pourrais vous faire voir dans mes vignes. Voltaire a bien dit qu'« il n'y a rien de sérieux ici-bas que la culture de la vigne », mais il a oublié d'ajouter « d'aussi compliqué », quand on veut pouvoir faire ensuite du vrai vin avec de vrais raisins et non avec de la chimie, comme vient de nous l'apprendre un récent procès qui s'est déroulé en France, devant le tribunal de Limoges.

Mais pour le moment, nous en sommes aux arrosages qui, dans le centre du Valais, sont absolument indispensables pour trois raisons principales que je veux brièvement rappeler :

D'abord, toutes les bonnes vignes sont sur des terrains pierreux, par conséquent séchards ; parce que de toute antiquité on sait que c'est seulement sur de pareilles terres qu'on peut faire de grands vins. La vigne sur grasses et grosses terres peut donner en quantité des vins grossiers, mais pour ce qui est de la qualité, c'est une autre histoire.

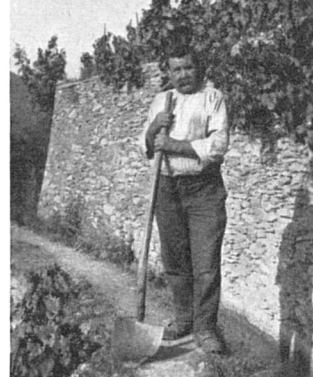
Les Italiens disent : « La vigna nel sasso, il popone nel grasso », ce qui veut dire : « La vigne sur le rocher, le melon dans la grasse terre ».

Ensuite, une fois l'hiver passé, jusqu'en novembre, les pluies qui détrempent le sol sont extrêmement rares. Autour de la Saint-Jean et de la Saint-Pierre, nous avons bien souvent des averses malencontreuses, tout au plus bonnes à nous donner le mildiou, mais qui, comme je l'ai déjà dit, ne mouillent pas le sol.

Et, enfin, du début de mars à la fin août, à partir de midi jusqu'à la tombée du jour, nous avons un vent sec, la bise, qui souffle régulièrement et qui contribue encore à dessécher sol et plantes.

On doit donc arroser et pour cela, naturellement, il faut de l'eau que nous avons la chance d'avoir grâce à nos bisses sans lesquels nos coteaux ne seraient que d'arides steppes qui ne feraient que le bonheur des botanistes pour lesquels il reste tout de même encore quelques coins intéressants.

Mon ami Fritz Ruchenstein, qui fut le premier ingénieur rural cantonal et le point de départ de nos améliorations foncières, a écrit en son temps une fort intéressante



François-Marie Courtine, de Savièse, garde du bisse de Lentinaz, décédé à l'âge de 76 ans, le 7 juin 1934. Un homme dont tous les vignerons de Sion se souviennent.

(Photo Wuilloud)

brochure sur les bisses. J'y renvoie mes lecteurs... s'ils la trouvent encore. Il en restait autrefois un bon stock en réserve dans le galetas de l'Etat, mais avec l'ordre exemplaire qui y régnait alors, je me demande si elles s'y trouvent encore.

A Sion, les bisses sont propriété de la commune qui les entretient et vend l'eau nécessaire à nos vignes par bulletins, c'est-à-dire environ 30 litres-seconde, de 7 heures à 17 heures, ce qui permet d'arroser à peu près 2000 mètres carrés. On n'arrose pas la nuit, à cause du danger des murs qui pourraient s'écrouler si l'on ne peut pas surveiller continuellement l'eau. Le bulletin coûte actuellement 18 fr. pour les vignes.

Les bisses sont surveillés par des gardes qui répartissent l'eau le matin aux ayants droit et la coupent le soir. Grâce à l'intégrité de nos gardes et à leur impartialité, ces distributions ne donnent plus lieu à réclamation, tandis que, autrefois, à ce qu'on a entendu étant gamin, c'était parfois des batailles à coups de pelles pour s'arracher et se voler l'eau au cours de la journée. J'ai même entendu dire qu'un vigneron avait été tué sur le bisse de Montorge dans une de ces empoignades.

De la fin mai jusqu'à la mi-août, il n'y a, pour ainsi dire, pas un seul jour où l'eau ne soit pas employée, dans un parchet ou dans un autre. On arrose même le dimanche et il est très curieux que chez les Romains déjà ce travail était permis les jours de fêtes. C'est Virgile qui nous le dit dans son incomparable traité d'agriculture, « Les Géorgiques », dans lequel j'apprends chaque jour quelque chose de nouveau :

Quippe etiam festis quaedam exercere diebus fas et jura sinunt : rivos deducere nulla religio vetuit...

Car il y a des travaux que tant les lois divines que les lois humaines permettent de faire même les jours de fêtes : aucune prescription religieuse n'interdit de conduire l'eau sur ses terres...

Alors, comme nous avons encore parmi les cépages qui produisent nos grands vins de ceux que nous ont laissés les Romains, nous continuons la tradition bi-millénaire et, quand il le faut, nous arrosons aussi le dimanche et les jours de fêtes.

Aujourd'hui, jour de la Saint-Pierre, le bisse de Lentinaz qui coule le long de mon domaine, est chargé : cela veut dire qu'il y en a qui arrosent quelque part.

29 juin 1960.

F. Wuilloud
vigneron à Diolly

Mon cher,

Je t'écris au lendemain de ce jour qui devait être le dernier de notre planète. Ma femme, ma chatte et moi, nous avons été tout étonnés de ne pas nous réveiller morts. Ce n'est donc que partie remise.

En attendant, je me dis que n'importe quel hurluberlu, s'il prend un air inspiré et sait orchestrer une publicité, arrive à se faire prendre au sérieux, qu'il prédise la fin du monde ou autre chose. Grâce aux découvertes modernes, on est aujourd'hui à peu près sûr que la terre sautera un jour. Mais ce sera le fait des hommes, selon toute vraisemblance. Donc, attendons ce jour J sans trop chercher à en deviner l'échéance.

Car sans ce fatalisme initial, comment pourrait-on encore apprécier le temps qui passe, la beauté de nos lieux, les plaisirs de l'été — plutôt en sursis en ce moment — et la joie de voir ses enfants grandir et découvrir peu à peu les défauts de leurs parents ?

Les miens ne manquent pas d'esprit critique et cela signifierait, selon une confidence qui m'a été faite, que les bûchillons n'ont pas sauté loin du tronc.

Ainsi, ils commencent à douter de l'utilité de toutes les séances qui m'éloignent du foyer, car ils ont déjà observé que la langue sert moins à dire qu'à parler pour ne rien dire.

Devant tant de bons sens, je ne puis que leur faire confiance.

Mais la vie est ainsi faite. Au Grand Conseil valaisan, en attendant d'aborder le problème du short qui en est resté pour l'instant à l'échelon communal, on s'est montré fort disert la semaine dernière en toutes sortes de domaines.

On parla améliorations foncières. Tu vois d'ici quel pain bénit pour tous ceux qui se sentent attirés par les subsides comme les guêpes par le miel. Il y en aura tant qu'on en voudra, grâce à un nouveau style de générosité installé désormais dans le pays.

La santé publique nous touche tous, tant il est vrai, comme le disait le Dr Knock, que tout homme bien portant est un malade qui s'ignore. Aussi va-t-on légiférer. Déjà de premiers propos ont été tenus. Le sujet étant rébarbatif, cela a fait dire à un député que «là où il y a de l'hygiène, il n'y a pas de plaisir!». Les députés du Haut-Valais n'en sont pas encore revenus !

Quant au bruit des avions, on en parla presque au passé simple, car cela fait partie désormais de notre patrimoine technique et spirituel. Pas de bruit, pas d'avions ; pas d'avions, pas d'argent ; pas d'argent, pas de... Tu vois la suite.

On s'anima aussi à la pensée que de nombreux étrangers achètent nos terres. De la terre, on en médit tout le temps, on se plaint de son ingratitude, mais il en est d'elle comme d'une bonne épouse : on la regrette après coup.

Dans le cas particulier, reconnaissons que ces transactions sont surtout regrettées par ceux qui n'ont pas pu les faire et qui, cas échéant, changeraient volontiers de camp.

Mais je m'empresse de corriger ce jugement téméraire sur mes semblables en te signalant toute une série d'événements heureux. Ainsi en est-il de la nomination du président Bonvin à la tête de la Fédération suisse des clubs de ski qui doit nous amener un jour les Jeux olympiques. Tu te rends compte des progrès réalisés dans ce pays !

Ainsi, l'élection d'un jeune juriste, M. Fragnières, au Tribunal cantonal, et cela «presque» sans coup férir. Ainsi la visite de courtoisie des parlementaires chrétiens-sociaux à Sion avec les conseillers fédéraux von Moos et Bourgknecht, prenant ainsi leur revanche sur leurs collègues radicaux.

Ainsi — pourquoi ne pas le dire ? — une exposition valaisanne dans les magasins Grieder, à Zurich où, paraît-il, l'on se sent mieux chez nous que dans certains coins du Valais envahis par la « technique ».

On a fait beaucoup de vacarme autour d'un pont écroulé dans le Rhône, non sans relever que nous n'y étions pour rien, nous Valaisans, sûrs de notre savoir-faire.

Mais il est temps que je te parle des abricots, après bien d'autres. Il semble que le combat pour les liquider n'existera pas, faute de combattants. Avec cette constance dans la charité, nous nous félicitons qu'ils aient gelé ailleurs, ce qui facilitera la vente des nôtres, d'ailleurs peu abondants, mais dont la grosseur et le velouté sont dignes de te faire envie.

Je changerai de sujet en te signalant que la fin juin a marqué une fois de plus la fermeture définitive de nos écoles et collèges. Les journaux nous ont donné une liste impressionnante de jeunes gens jugés «à maturité» à qui l'on a conféré des diplômes.

Les pauvres, ils s'imaginent difficilement que c'est à partir de maintenant, et pour un quart de siècle au moins, qu'ils vont commencer à se faire traiter de gamins.

Après quoi, s'ils sont militaires, ils entreront dans le landsturm, comme cela m'est arrivé brusquement hier matin, avec cinq ans d'avance, en lisant les explications de M. Chaudet sur la nouvelle organisation de l'armée.

Ainsi, tel que tu me connais, avec tout l'espoir que je mettais dans ce que j'imaginai être ma jeunesse, j'appartiens tout à coup, par un simple ukase, à la catégorie de ceux qu'il y a peu de temps encore, entre trouffions, nous appelions «les vieux».

Ce serait désespérant si je n'avais pas une consolation, celle de constater, avec mon ami Dupuis, que «la terre tourne encore» malgré le frère Emann.

Bien à toi.



APPARITION

de la petite fée rouge

Le pékinois dont l'enfant que j'étais alors préférait se tenir à distance, bondit sur les coussins, la vieille dame qui tricotait décocha par-dessus ses lunettes un regard à l'immense Monsieur de Rham qui lisait un interminable journal et qui devait n'avoir jamais faim car il arrivait toujours le dernier à table. Et tout à coup je la vis dans le hall, elle. Elle passait en arrangeant des fleurs. Elle me parut très petite, elle portait une robe rouge, et le mystère s'éclaircit. * Il faut être petit pour apprécier le merveilleux de l'organisation hôtelière. Ce séjour dans un hôtel du plateau où le monde au soleil s'ouvre comme un livre, renfermait tout le sel de la terre. La grande maison que je sentais, c'était incompréhensible, à la fois étrangère et familière, ne cessait de m'étonner, de l'opération magique des souliers retrouvés chaque matin brillant comme des miroirs devant la porte, à l'imperturbable concierge embrouillant l'écheveau des cordons du central téléphonique. Qui s'occupait de nous ? Pourquoi les lits étaient-ils si soigneusement entrouverts le soir ? Qui avait choisi une si belle nappe et un si bon dessert ? Les adultes trouvent cela naturel. Mais moi je n'arrêtais pas d'interroger. Quand ? Comment ? Qui ? Qui, l'hôtelier bien sûr. Et les gens de service. Mais encore ? Cela n'était pas si simple, et je sentais confusément derrière cette sollicitude une présence, une pensée. Une main exquise qui, au-delà des aises, dispensait l'élégance et davantage, une espèce de cadeau continuuel d'une quantité de petites choses. * Quand je la vis dans sa robe rouge, menue et comme effacée malgré qu'elle était si consciente et régentait l'hôtel, je compris tout. Elle glissait derrière le comptoir de la réception, ouvrait une porte. A-t-on préparé le dix-huit ? Voulez-vous monter la corbeille à l'étage ! J'ai une idée pour le menu de dimanche. * A peine quelques mots entendus, mais l'infrastructure m'était révélée. C'était la fée. D'instinct je rapportais tout à elle, tout ce qui était fleuri, gracieux, délectable. Peut-être qu'elle aurait pu être ma mère ou ma grand-mère, mais elle ne pouvait être que charmante, car je la voyais avec les yeux du cœur. * Les années ont passé, beaucoup de choses n'ont plus le même sens, mais chaque fois que je pénètre dans un hôtel je cherche la fée en rouge, et je la découvre toujours avec le même ravissement.

B. O.



L'art de voyager

Personnellement, je ne sais pas voyager, et si je m'écou-
tais, les pays voisins pourraient attendre longtemps ma
visite avant que je me décide à les honorer de ma présence.

Je manque d'entraînement et l'idée de me promener
à travers ma ville avec deux ou trois valises, histoire
de me faire la main, ne m'enchant guère.

Comme il y a tout de même des moments où je ne suis
pas seul au monde, il faut bien que je me débrouille et,
jusqu'à présent, je dois sans doute au fait que la terre est
ronde d'avoir toujours pu revenir de mes escapades.

Je n'en dirai pas autant de mes bagages.

Il y a quelque part ici-bas des gens qui dorment dans
mes pyjamas, qui sortent avec mes parapluies, qui se
pavanent avec mes chapeaux et dont on ignorera toujours
qu'ils sont les ambassadeurs de ma tenue vestimentaire.

Un ami qui, lui, sait voyager a entrepris de m'initier
à cet art délicat, me prodiguant les conseils de l'expérience.

La grave erreur que commet l'amateur, m'a-t-il dit,
c'est de sacrifier l'argent du pourboire au cours de son
séjour dans un hôtel au lieu de le sacrifier avant.

Or, la dépense est exactement la même, seulement, dans
le premier cas on passe pour quantité négligeable, alors
que dans le second cas on se fait traiter comme un client
de marque.

Il est vain, en pleine saison, de se présenter dans un
établissement comme un malheureux qui réclame l'aumône
d'une chambre.

Vous prenez votre place dans la file des voyageurs qu'on
éconduit comme des malpropres et quand vient votre
tour, vous tendez nonchalamment un billet de cinquante
francs suisses à l'employé préposé au tri : « Tâchez de
me découvrir quelque chose de bien. »

Même système à la salle à manger où il est question
de vous fourrer dans le plus mauvais coin.

Vous glissez un billet de vingt balles au maître d'hôtel :
« Si l'un de ces jours, la table près de la grande baie
était libre, pensez à moi... »

Le lendemain, vous y êtes.

Le premier soir, au bar, vous tendez bravement dix
balles : « Un pernod, s'il vous plaît » et, d'un air détaché,
vous refusez la monnaie.

Cinquante plus vingt, plus dix, ça fait donc huitante,
mais pour ce prix-là vous éliminez immédiatement tous
les frais de représentation que vous auriez payés quand
même et l'on est à vos pieds.

On vous appelle par votre nom comme une vieille con-
naissance, on se met à trois pour vous servir, on vole au
devant de vos désirs, on vous soigne, on vous dorlote, on
enlève sous vos pieds tous les obstacles.

Un signe du doigt et l'on accourt, une moue et l'on
s'excuse, un sourire et l'on fond en reconnaissance.

Tout ça pour huitante balles, car une fois votre réputa-
tion assise, il appartient au personnel de forger votre
légende.

Désormais, quand vous passez au bar, vous ne débours-
ez pas un sou : « Sur ma note, je vous prie », sans vous
dépêcher de votre nonchalance et de votre autorité.

Les hôtes qui graissent parcimonieusement la patte de
ceux qui leur rendent service à la petite semaine ont à
peine droit à un merci et pourtant, au bout du compte,
ils se sont montrés aussi généreux que vous l'êtes.

Ils ont eu simplement le tort d'étendre la somme sur
plusieurs jours au lieu de l'honorer du premier coup.

Et l'on ne leur fait plus crédit d'un mot aimable.

Le séjour terminé, vous payez la note avec les pour-
boires réglementaires — sans plus — et vous saluez d'un
coup de chapeau princier les gens qui vous escortent :

— Au revoir à tous !

Il se peut, certes, que les propos échangés sur votre
personne n'aient pas la même aménité que tout à l'heure,
qu'il s'y mêle un certain esprit critique ou, peut-être, un
soupçon de sarcasme, mais quoi ! concluait mon ami, on
ne quitte pas chaque année son appartement pour habiter
le même hôtel et retrouver les mêmes meubles.

Il m'assurait que l'agrément des voyages consistait même
à changer d'air en changeant de pays, ce qui lui permet-
tait en plus, d'éprouver sa méthode et d'en vérifier l'excel-
lence sous tous les climats.

Elle détend agréablement l'atmosphère tout au long de
votre séjour et ce n'est qu'après votre départ qu'un petit
orage éclate à l'heure où vous êtes à l'abri.

André Marcel



Chronique du Café de la Poste

Paul entra et salua la serveuse d'un grognement. En salopettes sales, le visage recuit, les mains lourdes, on lisait dans son allure la grosse fatigue du paysan à la fin du jour. Il s'assit à la table voisine et commanda deux déçus. Il vida son premier verre et s'en versa un second. Puis, les coudes sur la table, il se mit à parler.

Son monologue, c'était de vieilles méditations solitaires qui s'exprimaient tout d'un coup, des pensées longuement remâchées qui trouvaient enfin des mots pour sortir au jour.

Trop de fatigue, un verre de vin : il devait parler. La peine qui s'épanche devient plus légère.

La peine ? Oui. A la veille des récoltes, il voyait tous les dangers qui les menaçaient : grêle, orages, coups de chaleur, maladies. Il avait peur. La peur ancestrale du paysan qui n'est jamais sûr de ses partenaires le soleil, la terre, les éléments. Le fruit sur l'arbre, c'est l'argent probable, mais bien imprudent qui fait ses comptes avant de l'avoir cueilli... et vendu.

Il le savait bien. Il était là comme l'étudiant avant son examen final, comme le maillot jaune à l'avant-dernière étape du tour.

Si peu de temps encore, mais assez pour toutes les catastrophes. Assez pour tous les espoirs aussi. Par moment, il se prenait à rêver, à faire des projets. La récolte sera belle, ça lui permettra de s'équiper, d'arrondir son fonds, de boucler les comptes traînants.

Puis de nouveau il désespérait car il n'y a pas que les accidents naturels, il y a aussi les accrocs dans la vente. A cette idée, il s'irritait ; il parlait plus haut, poussant un juron de temps en temps.

Qu'après avoir mené à grand-peine ses fruits au port, il ne puisse les vendre, il ne puisse en obtenir le juste prix, ça le dépassait ; tout ce travail, ces peurs, ces soucis, les traquenards évités, que ça ne donne rien au bout, ça lui

semblait une injustice suffocante. A se taper la tête contre les murs, à s'arracher les cheveux, à crier.

Et il criait.

Contre les importateurs qui importent trop, contre le gouvernement qui ne fait rien, contre les responsables qui sont trop mous et les fonctionnaires qui s'en foutent parce qu'ils ont leur paie assurée.

Il commandait de nouveau à boire et vidait les verres d'un coup, en série. Il se soûlait.

Ce sont des peines d'homme qui se cachent sous la colère et la violence. Et je n'en souris pas, car elles sont profondes.

Elisa non plus, avec sa parfaite connaissance des êtres qui l'entourent. Elle sert à boire sans rien dire, sans essayer de freiner le cours de la soulerie. Mais en emplissant les verres, son visage est neutre, sans expression, et c'est un peu comme une prêtresse qui participe au rite des libations. Elle sait la puissance libératrice de cette beuverie subite chez un homme généralement sobre et taciturne. Elle ne juge pas ; ce n'est pas son affaire. Elle admet le fait comme un élément classé, catalogué de sa science psychologique.

Demain les vannes seront fermées. Celui qui parle et crie et boit près de moi, dans ce café de village, demain sera de nouveau imperméable, muré dans le silence et la solitude.

C'est une attitude du paysan de toujours. Cette surface immobile et, en dessous, le bouillonnement des pensées et des passions. Et quand la coupe est trop pleine, le débordement, les débordements.

— Elisa ! L'addition !

La raclette

Le bel été chaud frissonnait de tous ses mélèzes, dans un souffle très pur qui montait d'Icogne, et nous étions tous assoiffés. Une source de fendant frais jaillit des channes d'étain, pendant qu'au pied d'un petit sapin un racleur accroupi soufflait sur la braise.

On coupa les fromages en deux. La tablée comptait un roi sans couronne, un prince consort, un lord, des comtes et des comtesses, une prima donna, et des dizaines de jeunes dames jolies à croquer. Et toute cette société alignée sans façon sur les bancs grossiers s'en donnait à cœur joie, délivrée de l'étiquette.

La procession des assiettes avait commencé. Les racleurs aux bras robustes, saisissant la moitié de fromage présenté au feu, écorchaient à l'aide d'une

palette le bouillonnement crémeux de la tranche, et la raclette tombait sur l'assiette.

Le menu surprenait plus d'un convive. Ah non ! madame, ne laissez pas refroidir ! On engloutit aussitôt cette bouchée succulente avec un mince support de pomme de terre. Et ensuite, chacun doit attendre le nouveau tour. Patience, monseigneur ! Si votre majesté a grand faim, elle en prendra dix-sept. Patience ! Peu à peu le cercle se rétrécit, et se précipite la ronde des assiettes. Les petits appétits abandonnent à cinq, six, sept, les autres vont jusqu'à dix ou douze, et c'est à partir de quinze qu'on reconnaît les champions.

Pourquoi on appelle religieuses ces fromages grillées qui sont plutôt un acci-

dent ? Ah ça... Patatras ! Un banc s'est écroulé, toute la rangée suffoquant de gaieté est par terre, et son altesse se débat contre un fil de fromage qui décore son veston et s'enroule autour de la gracieuse cuisse de sa voisine comme une jarretière... Jamais prince n'aura ri de si bon cœur.

Tous les soucis et les chichis étaient restés à l'étage au-dessous. Ici, sur la haute clairière ou coulait le fendant, au flanc du Mont-Lachaux, la raclette renversait toutes les barrières, toutes les contingences. A la meilleure fourchette l'hommage des rois.

Merveilleuse raclette ! Aucun repas n'est plus simple et plus fraternel, et aucun cadre ne lui convient mieux que notre plateau fleuri dans la splendeur de l'été.

B. O.

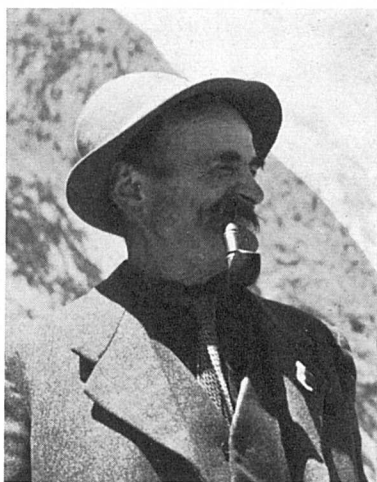
Fête des guides

à La Fouly

Cette rencontre traditionnelle, qui s'est déroulée sous un ciel sans nuage les 11 et 12 juin dernier, en présence de plus de mille personnes venues de Roman-die et de France, coïncidait avec le départ d'une intéressante initiative de guides de la région, Xavier Kalt et René Droz.

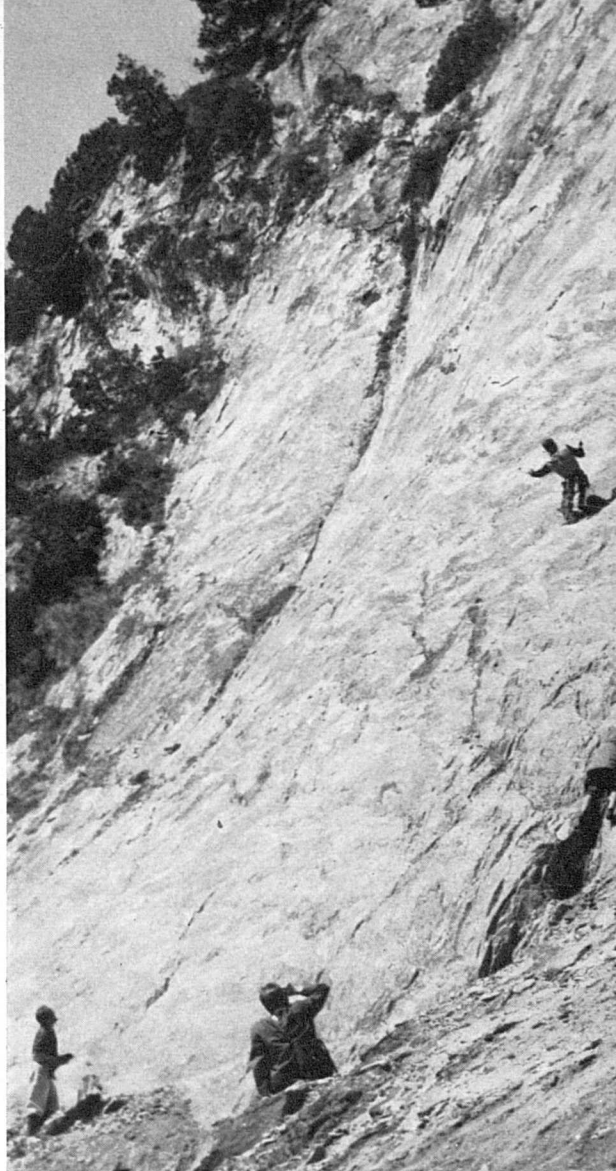
On sait que l'escalade exige de celui qui la pratique de solides qualités : force, adresse, souplesse, technique sûre, connaissance de la montagne, volonté. De nos jours, l'alpinisme est à la mode, maints récits en relatent les joies et les dangers. Mais c'est un monde presque fermé au grand public.

C'est à le faire connaître que s'attacheront les deux guides de La Fouly et plusieurs autres qui viendront. On a ainsi donné le jour à un centre d'alpinisme dans lequel l'élève apprendra, comme l'a si bien dit Gaston Rebuffat, à « jouer le jeu ».



Un vieux de la vieille : Maurice Joris, dit l'Evêque

Le prêtre-guide Bernard Rausis, chanoine du Grand-Saint-Bernard. Derrière lui, souriant, le « Congolais » Robert Coquoz.



(Photos Berreau, Martigny)

Une seule organisation similaire, créée il y a quelque vingt ans par Arnold Glatthard, à Rosenloui (au-dessus de Meiringen) existait jusqu'à présent. La proximité des Engelhörner — montagnes à varappe par excellence — la qualité de ses moniteurs, lui ont fait une renommée mondiale.

Le Centre d'alpinisme de La Fouly a donc aussi pour but d'initier les amis de la montagne à la technique de l'escalade. Il l'atteindra en instituant des cours de base d'une durée de sept jours, cours comportant une classe de débutants et une classe d'alpinistes moyens. Les élèves seront initiés à la marche dans des terrains faciles, puis difficiles, au maniement de la corde, à l'art de la varappe, au comportement sur un glacier, à l'utilisation du piolet, au sauvetage et aux premiers secours en montagne. On complètera ces exercices pratiques par des films, des projections lumineuses, des conférences.

Programme alléchant qui, outre un apprentissage sérieux d'alpiniste, offrira au néophyte une fois entraîné les joies immenses des courses en haute montagne.

Eclatante démonstration que ces journées des guides passées dans cet ensemble fabuleux de pics, de glaciers, de barres de séracs bleutés, d'arêtes déchiquetées, de moraines, de lacs alpestres couleur de ciel et de montagne, de forêts de mélèzes, parmi une population laborieuse et fière, dure avec elle-même mais douée du vrai sens de l'hospitalité.

Emmanuel Berreau.

Un hôtel-château se penche sur son passé

Il y avait fête dans les jardins. Où donner de la tête quand trois siècles se rencontrent ? Les de Courten ont quitté la maison. Reste leur cadre familial, leur intimité. Le salon bleu, le médaillon au plafond du fondateur Jean-François. L'aile du levant, l'autel de Jean-Antoine Joseph, les deux fourneaux de Jean-Joseph-Alphonse. Joseph-Antoine et son rêve de soie... La cour où, sous ces deux rangs de galerie, la révolution de 1840 a troué la poitrine de Pierre, frère du Grand Baillif. L'hôtellerie y a touché le moins possible. Elle a ajouté la salle Rilke.

M. Elie Zwissig, ancien président de Sierre, chevalier de la Légion d'honneur, évoquait la mémoire de Michel Zufferey, dont les deux filles étaient là, M^{me} Pahud, M^{me} Walther, avec trois de leurs enfants, d'autres parents... L'orateur et M. Fritz Jegerlehner, s'approchant du mur, dévoilent une plaque commémorative fraîchement scellée. Quel est ce bruit qui gronde et qui augmente ? Le galop d'une troupe d'armes ? C'est le train, qui coupe le discours de M. Salzmann, président en charge de la municipalité. L'ombre de Rilke plane sur l'hôtel qui fut l'attache valaisanne du poète plus encore que Muzot, peut-être. Sur les dalles au fond du jardin se déroule un menuet de la belle époque.

Plus loin à droite, la chapelle anglaise construite par Michel Zufferey rappelle la clientèle de 1900. Plus loin encore, c'est la gare où chante une guitare débarquée avec un ouvrier italien. Où sommes-nous ? Là-bas aussi, Michel Zufferey allait faire ses scènes à propos des sifflets. Et les trains n'ont plus jamais sifflé devant l'hôtel. Mais qui était Michel Zufferey ? Il faudrait écrire un livre.

A table ! Sous un « écriteau » de « disnée », chacun découvre un luxueux opuscule : « Trois siècles d'histoire de l'Hôtel Château Bellevue à Sierre ». M. Elie Zwissig y a mis sa conscience d'historien et son amour de la cité. Le maître imprimeur Walter Schoechli sa science. Le repas aussi, égayé par la Chanson du Rhône, est un chef-d'œuvre. M. Georges Staub, « jeune directeur dynamique et plein d'enthousiasme », comme le confirme l'opuscule, est le maillon neuf d'une chaîne longue, qui





Dans les jardins du Bellevue, Jean Daetwyler, un peu méphisto, pas trop. Et M. le conseiller d'Etat Marcel Gard méditatif, lui-même ancien président de Sierre, et mentor de l'expédition qui a sauvé le « Château ».

(Photos Ruppen et de Roten, Sion)

a commencé en 1904 avec M. Léon Morand et dont M. Haldy, et plus près de nous MM. Hans-Jörg Steiger et Charles Turini, ont fait partie.

M. Guy Zwissig, maître des cérémonies, envoie tout le monde au spectacle qui se donne en plein air, dans la cour du château. Le « Bal des voleurs » n'est pas le chef-d'œuvre d'Anouilh. Sur quoi l'on regagne les salons de l'hôtel. Pendant des lustres inquiets sur la tête des danseurs, et le maquillage du plafond se craquelle. Heureusement que les affaires vont mieux et que M. Jegerlehner peut annoncer la reprise des travaux de réfection sur une grande échelle !

Dans ces murs où tout rappelle les temps enfuis, le Sierrois d'aujourd'hui se meut à l'aise, sachant ce qu'il doit au passé, mais pas trop enclin à rêver. Il a les deux pieds sur terre. Avec cela un sens de la communauté que peuvent lui envier la plupart des autres cités. Savez-vous ce qu'il y a surtout lieu de fêter ici ? L'équipe qui a pris les choses en mains en 1938, quand tout semblait perdu: Fritz Jegerlehner, Gaspard Caloz, Willy Bieri, puis Jules Papon, petit-fils de Michel Zufferey, et d'autres qui les ont rejoints. Sans leur dévouement, Sierre et le tourisme valaisan perdaient un fameux point d'appui.

Le fond du jardin s'allume. Deux nymphes picorent de leurs petits pieds le ciment rugueux. Les projecteurs creusent d'étranges cavernes de lumière humide dans les bosquets. Rêvez, choisissez n'importe quel moment dans ce calendrier de trois cents ans, nous y sommes ! Qui va là ? Quel est ce gentilhomme au profil d'aigle, l'épée au poing ? C'est M. François de Preux qui joue avec sa canne. Enfin, Mme Derivaz elle-même danse et s'affaisse comme un jet d'eau brisé, et tout s'éteint.

Comment résumer l'histoire que nous conte M. Zwissig ? En somme le château a eu les âges de l'homme. Une enfance heureuse dans la famille de Courten de 1658 à 1873 ; de là à 1884 une espèce de puberté hôtelière, courte et peu engageante, puis l'épanouissement au temps de Michel Zufferey. Vient ensuite l'âge mûr et les cheveux gris. Là s'arrête la comparaison. Maçon, appareilleur, tapissier, peintre, sont d'autres gaillards que le Dr Voronoff !

B. O.



(Photos Ruppen et de Roten, Sion)

Le château de la Cour

Il appartenait aux de Courten, qui s'illustrèrent au service des princes étrangers et rapportèrent au pays de l'expérience, des styles, des idées, des plants de vigne et parfois de l'argent. Noblesse oblige. Que leur doit Sierre ? Le bourg lui-même a eu pour piliers, pour racines, leurs édifices seigneuriaux.

En 1658, Jean-François de Courten construit l'embryon du château. Son petit-fils Jean-Antoine-Joseph fait le reste en 1732. Sachons aussi qu'un membre de cette famille, Joseph-Antoine, a tenté d'introduire à Sierre l'élevage du ver à soie. Les châtelains vivaient, en partie du moins, du revenu des terres avoisinantes. Un des héritiers, Maurice de Courten, sera Grand Baillif. Il est à la tête du gouvernement haut-valaisan quand éclate la révolution de 1840, et son frère Pierre est tué par les émeutiers dans la cour du château.

La propriété reste dans la famille jusqu'en 1873. Des revers de fortune l'obligent à s'en défaire. Le château passe aux mains de l'Etat. Maurice Beeger en loue la partie est, y installe sept ou huit lits et, sans grands frais, y reçoit les voyageurs à l'enseigne « Hôtel Bellevue ».

En 1884, Michel Zufferey achète le château avec six hectares de terrain. Il l'aménage, le baptise « Hôtel Château Bellevue » et lui donne en peu d'années une grande renommée.

Une vie aventureuse

Cet enfant de Saint-Luc, qui n'eut pas moins de vingt et un frères et sœurs, était un vrai globe-trotter. A dix-sept ans, il quittait le collège de Saint-Maurice pour aller à Lausanne, rencontrait là l'ambassadeur de France à Saint-Petersbourg, entraînait à son service, et le voilà embarqué pour la Russie. Quelques années plus tard, on le retrouve à Paris courrier de Napoléon III qu'il suivra en Angleterre. Engagé par l'amiral Seymour, il prend part à son expédition vers les sources du Nil, puis parcourt l'Algérie, le Maroc, et encore l'Allemagne, l'Italie, l'Autriche, avant de s'établir à Londres marchand d'antiquités et d'objets d'art, et de s'y marier.

Il n'a jamais perdu le contact avec le pays, où Gaspard Zwissig achète pour son compte des terres à vigne. Quand il apprend que le château de la Cour est mis en vente par l'Etat, il

vient en hâte l'acheter ; il emménage un peu plus tard avec son épouse anglaise, Jenny Clark, et modernise les lieux avec discernement, respectant tout ce qui est digne de subsister.

Hôtelier de talent, il reste terrien, et un de ses grands soucis est d'arrondir le domaine : il y ajoute près de deux hectares, crée une ferme, une glacière, de nouvelles vignes et autres cultures, un bois, des jardins d'agrément. En 1896, il agrandit la maison et fait construire la chapelle anglicane.

La belle époque

Il reçoit lord Robert, le vainqueur de la guerre des Boers, et le président Kruger, lord Beverlook, la reine de Hollande, une société de marque.

Whymper lui fait cadeau du piolet de la première ascension du Cervin.

Ce sont les grandes années. Cristaux, toilettes, champagne. L'hôtel a ses propres chevaux pour la promenade en voiture ou en traîneau. Sa patinoire, son golf, ses courts de tennis. Equitation, natation, tir aux pigeons, rien ne manque. Michel Zufferey est un organisateur né.

Il est également à l'origine de la station de Montana-Vermala, où il est le premier, avec son beau-frère Louis Antille, à construire un hôtel, le Parc, en 1892, avant d'ouvrir seul l'hôtel de Vermala.

La Société générale des hôtels de Sierre S. A.

En 1904, il cède le Château Bellevue à cette société, dans laquelle il garde un pied aux côtés d'administrateurs comme Alexandre et Joseph Seiler, Jean - Jacques Mercier. Pendant une dizaine d'années encore, son esprit d'initiative continue à s'y manifester au rayon des nouveautés : parc aux biches, location d'un canal pour la pêche, curling. Depuis 1905, l'hôtel a

quarante lits de plus (nonante en tout) mais une part d'authenticité en moins. Les affaires sont médiocres. Elles empirent avec la guerre. La science de M. Haldy, directeur dès 1915, est impuissante. En 1919, on ne retrouve plus la bonne clientèle anglaise, et depuis lors, cahin-caha, la société chemine en vendant des terrains pour combler les déficits. Quand elle entre en liquidation en 1938, plus de la moitié de la surface réunie par Michel Zufferey manque à l'appel.

Si les hôteliers n'existaient pas, il faudrait les inventer ! L'Hôtel Château Bellevue intéresse la collectivité. Il ne saurait disparaître. Caution provisoire de la ville et appel à quelques citoyens de bonne volonté : il en existe encore, ils s'annoncent, constituent une nouvelle société, dont le secrétaire est Jules Papon, petit-fils de Michel Zufferey, et elle reprend l'hôtel.

Hôtel Château Bellevue S. A.

Honneur à ces citoyens, qui non seulement ont exploité et entretenu, mais encore progressivement rénové la maison. Pourtant la guerre a sévi, et le tremblement de terre. Ils ont eu du courage, ils ont un grand mérite, que l'avenir leur soit entièrement propice.

M. et M^{me} Michel Zufferey



Madame Derivaz, chorégraphie

Au Valais, il manquait une grâce : la danse. M^{me} Derivaz nous l'apporte.

Née à Alger de mère valaisanne, devenue Sierroise par son mariage, M^{me} Marie-Thérèse Derivaz vécut d'abord à Lyon où elle a étudié la danse classique. Dans ce Lyon de pendant et d'après la guerre, les plus grands danseurs étaient venus se réfugier ; ils lui ont légué les rigoureux secrets de leur art. Petrova, Karnesky, Boris Kniasseff qui a formé Chauviré, Zizi Jeanmaire.

Enfant, j'avais vu les ballets de Diaghilev avec la Pavlova, Nikitina, Serge Lifar alors à ses débuts, et Fokine qui sautait le plus haut, dans un collant rose orné d'étranges arabesques de feuillage et de fleurs. Ses fameux entrechats me frappèrent, et j'étais loin de me douter qu'un jour une disciple de Fokine ferait danser une centaine de jeunes filles valaisannes et danserait elle-même la « Mort du cygne ». Avec quel don, quelle souplesse de tout le corps et quel sourire sur son pathétique visage !

Mais pour en arriver là, quel courage !... Savez-vous que deux heures de danse classique équivalent, pour la fatigue, à huit heures de pioche d'un terrassier ? Cette petite femme qui a l'air d'avoir dix-huit ans, mère de trois fils aux grands yeux, professeur depuis six ans au Conservatoire de Sion, se montre capable de l'activité la plus intense. Elle a non seulement fait les beaux-arts, parallèlement à la danse, mais aussi travaillé dans la haute couture. C'est elle qui a réglé, donc inventé, la chorégraphie des ballets pour le film de Disney « Le troisième homme sur la montagne » qui sort en ce moment en Suisse, ainsi que celle de ses ballets présentés à Sion et à Sierre. M^{me} Derivaz, à elle seule, en a dessiné et cousu entièrement les deux cent soixante-cinq costumes.

Rien n'arrête cette douce entêtée, cette femme tendre qui sait se faire obéir et aimer. Mais je songe aux charges qui lui incombent, à certaines nuits sans sommeil, et je me dis qu'il s'agit ici d'une création d'importance, d'un élément de beauté apporté à notre pays. Ceux qui créent de la beauté, de même que les agriculteurs, ont leurs soucis. Si le Valais est un verger, le Valais est aussi une école ; il s'ouvre à toutes les formes de la culture, à l'esprit comme aux belles pommes. Et aujourd'hui, peut-être, particulièrement à l'esprit. Mais dans ce domaine, la collectivité publique pense-t-elle à fournir une aide matérielle qui se justifierait pleinement ? Mieux que dans bien des cas.

Quand on parle avec M^{me} Derivaz de la danse classique et qu'on lui demande si ce n'est pas un art trop difficile pour des enfants, des jeunes filles qui ne s'y voueront jamais complètement, elle nous répond :

— La danse classique est, en réalité, la meilleure des gymnastiques. Mais il

faut avant tout laisser aux membres le temps de se former, et ce n'est que vers sept ou huit ans que l'élève doit aborder la véritable étude de la danse. Les deux premières années, les leçons préparent les muscles sans qu'il soit question de pointes. J'essaie d'intéresser l'enfant à ce qu'il fait, les règles ne doivent pas être un carcan mais simplement des repères posés par le talent et le génie de ceux qui nous ont précédés.

— Les élèves moins robustes peuvent-elles les supporter sans risques ?

— Certainement. La danse, selon les médecins, a une influence bienfaisante sur la santé de l'enfant qui s'endurcit et acquiert de la vigueur. Cet entraînement régulier corrige maints défauts physiques, la mauvaise tenue et la raideur.

— Et donne une grande élégance à nos jeunes filles. Mais quel est le souci principal du danseur ?

— L'équilibre qu'on doit lui inculquer en lui donnant le sens de la pesanteur. Il faut qu'il apprenne à jongler avec le poids de son corps. Je dis

les sont dans l'eau et que le moindre de leurs gestes émet des ondes. Elles saisissent cela très bien.

— Le don de la musique est sans doute nécessaire.

— Oui, le don du rythme, qui a sa source dans la respiration. La danse est aussi pensée et permet à l'exécutant de séparer le moi humain de son double artistique. Il ne doit jamais perdre de vue, en dansant, le sentiment. Son importance est tout aussi grande que la technique.

C'est avec le sourire et une sorte d'insouciance apparente pleine de charme que M^{me} Derivaz me tient cette conversation. Elle m'apprend aussi que l'inventeur de la danse classique est un Suisse — qui l'aurait cru ? — appelé Noverre et dont on va fêter le deux centième anniversaire. Un excellent danseur, mort méconnu, mais il fixa pour toujours les règles de la danse dites des cinq positions dans ses célèbres « Lettres de Noverre ». Hélas ! on l'oublia très vite, et ce fut le bien-nommé Petitpas qui reprit sa méthode et la répandit dans le monde.

Vive la danse et merci à M^{me} Derivaz !

S. Corinna Bille

(Photo Aegerter, Sierre)





(Photo Berreau, Martigny)

Une époque disparaît

La démolition du corps principal de l'ancien casino de Saxon met un point final à une histoire fantastique. Il faut se reporter aux années 1855-1877. Saxon, aujourd'hui capitale de l'abricot, était alors capitale des jeux et de la grande vie internationale aux côtés de Monaco. Il s'y dépensait des fortunes. Sur les registres de l'hôtel s'inscrivaient de grands noms exotiques. Mais au cimetière, on enterrait parfois des morts anonymes...

A l'origine de cette histoire se trouvent les bains de Saxon, la « fontaine chaude » ou la « fontaine aux croix », sans doute ainsi nommée parce que les malades soulagés y laissaient des croix de bois en guise d'ex-voto. Un médecin de Martigny, le Dr Claivaz, y aménage en 1839 des thermes rudimentaires, qu'il revend quelques années plus tard au capitaine Gaspard de Sépibus. Comme cette installation n'est pas rentable à elle seule, le capitaine y ajoute les jeux. Il obtient de la commune en 1847 et de l'Etat en 1848 une concession de trente ans, cédée en 1855 à Joseph Fama, et c'est ce dernier qui lance la fameuse station internationale de Saxon.

Les bains sont agrandis et modernisés. Le modeste pavillon de jeux de Gaspard de Sépibus devient un luxueux casino, avec salles de spectacle et hôtel attenant. Saxon connaît alors une vogue extraordinaire. Comme un gras fumier qui fait pousser les champignons à vue d'œil, cette nouvelle industrie provoque la prolifération des cafés et restaurants, des magasins, des bâtiments locatifs. La roulette tourne sous le feu des cristaux, des diamants, dans le frou-frou de la soie et des dentelles. Bals, théâtre, concerts, escapades à cheval ou en voiture (Saxon a bien entendu ses écuries), rien ne manque.

Mais quelle sera l'influence sur les mœurs ? L'habitant coudoie une société cosmopolite qui jette l'or à pleines mains. Joueurs et fêtards accourent du monde entier. Le commerce se remplit les poches. En 1873, le casino paie sa patente cinquante mille francs, somme énorme pour l'époque.

Sur le tapis vert se joue et se perd un argent fou. La tradition rapporte que les suicides n'étaient pas rares. Autour du casino, on retrouvait à l'aube des corps pendus aux arbres...

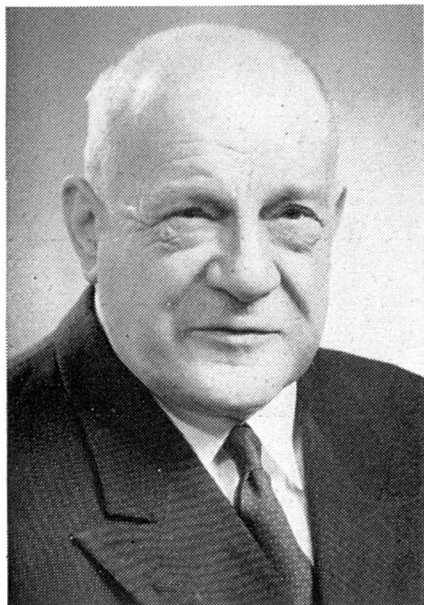
C'en était trop. Le Conseil d'Etat décide de ne pas renouveler la concession expirant en 1878. Mais les choses n'iront même pas jusque-là. Pour le casino de Saxon, dont les abus ont inspiré au législateur fédéral de 1874 l'interdiction des jeux, l'article 35 de la nouvelle Constitution sonne le glas. Le 31 décembre 1877, à minuit, on clôt les salles de jeux pour ne plus jamais les rouvrir. Sur ces fastes retombe le rideau de l'oubli. Quinze ans plus tard, l'hôtel et les bains sont déserts, et les trafiquants marginaux ont tous fermé boutique.

Un feu d'artifice d'une vingtaine d'années, et tout est rentré dans l'ordre. Un moment désaxée, la bourgade de Saxon a retrouvé son calme et sa vocation agricole. Ses gens de forte santé peinent et vont à l'église, ses arbres n'ont que des fruits gracieux...

Il ne restait de la fabuleuse aventure — dont on a reparlé à propos de la révision bénigne de l'article constitutionnel sur les jeux — que ces murs désuets, et peut-être un revenant ou deux dont on entendait les soupirs. La dynamite vient d'effacer ces derniers vestiges.

B. O.

Le pays et ses gens



M^e Henri Chappaz

Un de nos avocats et hommes politiques les plus en vue du canton est décédé à Martigny à l'âge de 72 ans. Juriste éminent, ancien bâtonnier, député au Grand Conseil, ancien conseiller municipal de Martigny, M^e Chappaz était de surcroît un ami véritable des arts et des lettres et un gardien des coutumes valaisannes. Sa verve était légendaire. En attendant de pouvoir consacrer plus de place à la carrière de ce grand Valaisan, nous présentons à la famille, en particulier à nos collaborateurs Maurice Chappaz et Corinna Bille, fils et belle-fille du défunt, les plus sincères condoléances de « Treize Etoiles ».



Nouveau juge cantonal

Pour succéder au regretté juge cantonal André Germanier, le Grand Conseil a désigné M. Henri Fragnières, personnalité politique bien connue du monde sédunois.

(Photo Schmid, Sion)



Nouveau président à la Fédération suisse de ski

A Locarno, l'assemblée annuelle de la FSS, qui groupe actuellement 55.000 membres, a appelé au poste de président central M. Roger Bonvin, président de la ville de Sion et conseiller national, un des grands promoteurs du ski à l'armée. Avec lui, le ski suisse sera bien servi.

(Photo Berreau, Martigny)

Nouveaux guides

Une vingtaine de nouveaux guides, dont quatorze Valaisans, ont obtenu leur brevet à la fin du cours dirigé par M. Maurice d'Allèves et qui s'est déroulé dans la région d'Arolla. Voici un exercice de sauvetage.

(Photo Thurre)



Der neue Höhenweg an der Südrampe der Lötschbergbahn



(Volmar, Bern)

Als eine der schönsten Eisenbahnstrecken der Schweiz vermittelt die hoch über dem Rhonetal hinführende Südrampe der Lötschbergbahn dem Fahrgast eine Fülle fesselnder Eindrücke. Oft nimmt er sich vor, diese gleitflugähnlich durcheilte grosse Landschaft als gemächlicher Wanderer eingehender kennenzulernen.

Schon 1914, ein Jahr nach Eröffnung der Lötschbergbahn, hat F. G. Stebler in seiner heute kaum mehr erhältlichen gehaltvollen Monographie «Sonnige Halden am Lötschberg» diese einst so weltverlorene, nur von einzelnen Alpinisten wie den Pionieren Edmund v. Fellenberg und Julien Gallet besuchte Gegend der nördlichen Rhonetalhalde mit ihren Schluchten und Tälern, Dörfern und Weilern, Alpweiden und Maiensässen und ihren uraltem Brauchtum verbundenen Menschen in Wort und Bild dargestellt.

Aber noch in seinem 1959 in der reichillustrierten Reihe der Schweizer Heimatbücher erschienenen «Wildland am Bietschhorn» spricht Willy Zeller vom «unbekannten Lötschberghang», dessen ungeahnte «wilde Welt sich über der Schienenschlange bis zu den zerhackten Gräten dehnt, die im Bietschhorn ihre stolze Krönung erleben». Der Lötschberg-Südhang gehört seit 1935 zum Aletsch-Bietschhorn-Bannbezirk, der mit rund 450 Quadratkilometern das grösste Naturschutzgebiet der Schweiz ist.

Wohl sind in Laufe der Jahrzehnte in den grossen Verbauungs- und Aufforstungsgebieten der Lötschbergbahn gute Fusswege angelegt worden, und hochgelegene Alpen sind sogar auf behelfsmässigen Fahrwegen zugänglich — aber ein die ganze Lötschbergflanke mit allen ihren Terrassen, Schluchten und Vorsprüngen durchziehender Wanderweg hat bis heute gefehlt.

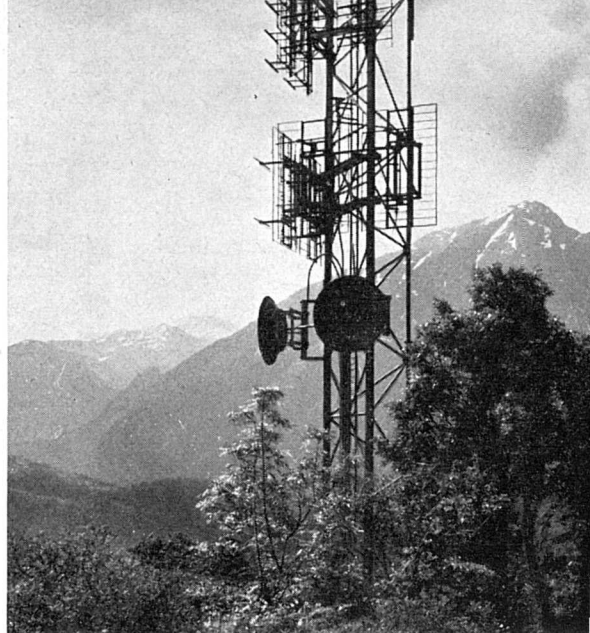
Er was ein prominenter Kenner landschaftlicher Schönheiten, dessen Urteilsvermögen auf einer Weltreise mit

den berühmten Bahnen aller Erdteile fusst — Walter Angst, Präsident der Lichtbildkommission des Schweizerischen Lehrervereins — der im Herbst 1956 zur Schaffung eines solchen Höhenweges anregte. Der seit vielen Jahren um die Wanderwege verdiente Chef-Stellvertreter des Publizitäts- und Reisedienstes der Lötschbergbahn, Emil Kämpf, hat sich dieser Idee begeistert angenommen; nach verständnisvoller Genehmigung durch die BLS-Direktion hat er sie mit grosser Hingabe und Umsicht der Verwirklichung entgegengeführt und zwar in erfreulicher Zusammenarbeit mit der Bauabteilung BLS, Bahnmeister und Grossrat Theler (Ausserberg) und Unternehmer Leiggenger (Ausserberg). Auf weiten Strecken konnten bestehende Fusspfade benutzt werden; ihr durchgehender Ausbau erforderte Landerwerb und Durchgangsrecht, Felsstempelungen, Sicherung, Ausholzung und Markierung.

Der am 5. Mai 1960 eingeweihte Höhenweg Hohtenn-Ausserberg-Lalden erstreckt sich auf total 18 km in 1100-800 m. ü. M.; mit rund 370 Wegmarken und 28 Wegweisern ist er vorbildlich gekennzeichnet. Die ganze Wanderung, für die sich zweckmässiges Schuhwerk empfiehlt, lässt sich in ca. 6 Stunden ausführen: Hohtenn-Ausserberg 3 ¼ St., Ausserberg-Lalden 2 ¾ Std. Ein soeben erschienener hübscher, farbiger Prospekt (30 Rp, Edition BLS, Gengergasse 11, Bern) bietet nebst Beschreibung des Höhenweges und weiteren praktischen Angaben einen originalgetreuen Ausschnitt aus der Landeskarte 1:50.000, auf dem sich die ganze Route deutlich eingezeichnet findet.

Es ist nicht übertrieben, wenn wir sagen, dass dieser ideale Höhenweg jedem Naturfreund eine wohl beispiellose und in stetem Wechsel überraschende Fülle herrlicher landschaftlicher Szenarien beschert. Zwischen den reizvollen Idyllen der neben uns durch Laub- und Nadelgehölz murmelnd sich schlängelnden Wasserleitungen, der blumi-

gen Wiesen und lieblichen Birkenhaine, der urwüchsigen Föhren- und Tannenwälder, der von Rebärten umgebenen Dörfer und abseitigen Weiler schweift das Auge immer wieder über das grossräumige Rhonetal, in das die vom Höhenweg berührten Seitentäler Ijolli, Bietschi, Balt-schieder schluchtartig einmünden. Teils über, teils unter dem Trasse der Lötschbergbahn wandernd, erblickt man ihre zahlreichen Schutzbauten, ihre kühnen Brücken und Viadukte aus ganz neuer Perspektive. Wer die durch Ausflugsbillette begünstigte Wanderung zur Gänze, aber sehr gemächlich unternehmen will, wer immer wieder betrachtend, photographierend, skizzierend verweilt, wird vielleicht in Ausserberg übernachten, damit er anderntags auch die ganz entzückende Strecke Ausserberg-Lalden in aller Musse geniessen kann. Vlr.



TV à Ravoire sur Martigny

Face au Catogne, le nouvel émetteur de TV à Ravoire améliorera sensiblement la qualité des émissions dans le Bas-Valais. Heureux téléspectateurs !

(Photo Berreau, Martigny)

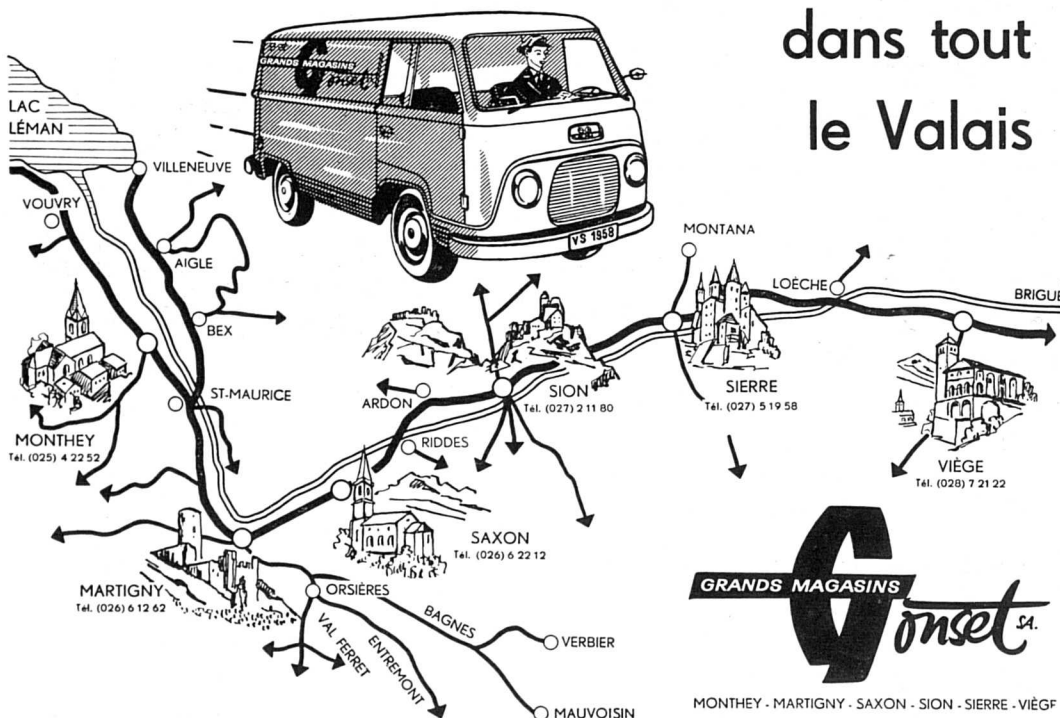
GEORGES KRIEG
le spécialiste
**EN ORGANISATION
DE BUREAU**

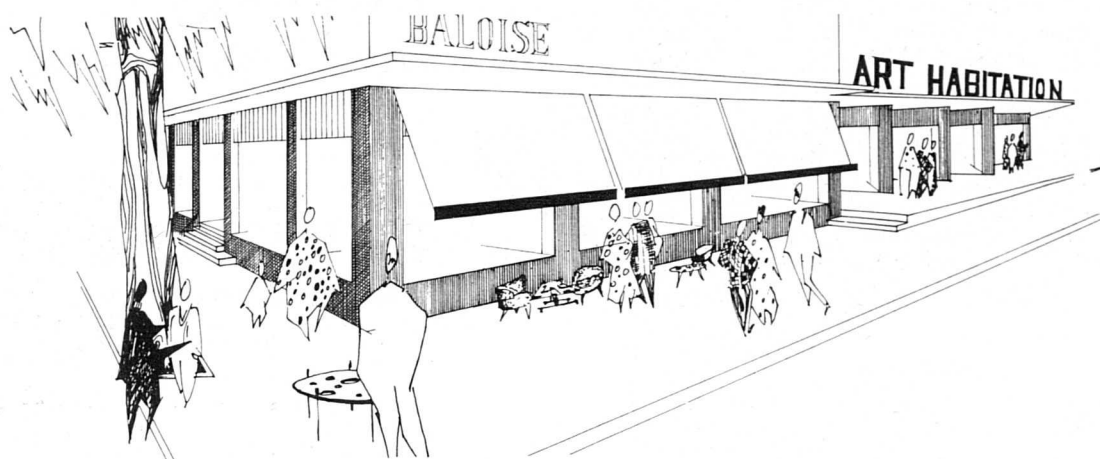
IMMEUBLE FEUILLE D'AVIS DE LAUSANNE

PLACE PÉPINET 4 TÉL. 23 08 71

Service rapide à domicile par camion

dans tout le Valais





POUR TOUT CE QUI CONCERNE L'AMEUBLEMENT

GRANDS MAGASINS ART ET HABITATION - SION

C'EST TELLEMENT MIEUX A TOUT POINT DE VUE

ARMAND GOY ENSEMBLIER-DÉCORATEUR

14, avenue de la Gare

Téléphone 027 / 2 30 98

Les



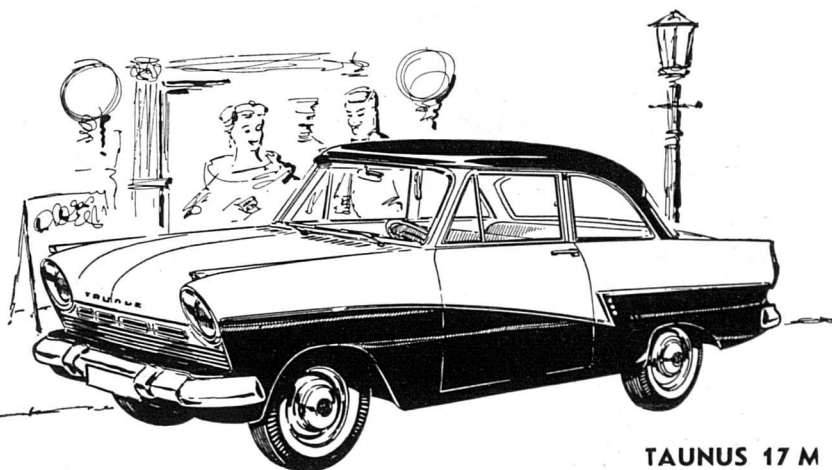
TAUNUS

12 M 6 CV 4 vit.

15 M 8 CV 4 vit.

17 M 9 CV 4 vit.

sont réputées pour
leur **puissance en côte**
leur **économie**
et leur **tenue de route**



TAUNUS 17 M

Distributeur officiel pour le Valais :

**Garage Valaisan
Kaspar Frères
Sion**

Téléphone 027 / 2 12 71

Distributeurs locaux :

BRIGUE :	Garage des Alpes, Fr. Albrecht
VIEGE :	» Ed. Albrecht
SIERRE :	» du Rawyl S. A.
CHARRAT :	» de Charrat, R. Bruttin
MARTIGNY :	» de Martigny, M. Masotti



NOVOPAN

Le bois le plus stable
Le panneau fort,
avantageux

En vente chez

PAUL MARTI

Matériaux de construction

MARTIGNY-VILLE



PHÉNIX-VIE

Fondée en 1844

XAVIER CLOSUIT

Agent général pour le Valais
MARTIGNY ☎ 026 / 6 17 80

Tous nos contrats d'assurance peuvent être complétés par :

1. Indemnité journalière dès le 1^{er} jour, en cas d'hospitalisation à la suite d'une maladie ou d'un accident, jusqu'à Fr. 75.— par jour.
2. Indemnité de convalescence en cas d'opération.
3. Allocation de maternité.
4. Rente-invalidité avec libération des primes.
5. Capital doublé en cas de mort par accident.
6. Capital doublé en cas de décès avant l'échéance de la police.
7. Versement du capital en cas d'invalidité totale.

Inspecteurs :

Joseph Ruppen, Viège
Pierre Giroud, Martigny-Ville

BANQUE CANTONALE DU VALAIS

SIÈGE
A
SION

AGENCES ET REPRESENTANTS

A
BRIGUE
VIEGE
SIERRE
MARTIGNY
SAINT-MAURICE
MONTHEY
ZERMATT
SAAS-FEE
MONTANA
CRANS
EVOLENE
SALVAN
CHAMPERY
VERBIER

Paiement de chèques touristiques
Change de monnaies étrangères
Correspondants à l'étranger
Location de chambres fortes



Banque Populaire Valaisanne - Sion

Fondée en 1905

Agence à Saxon

Prêts et dépôts sous toutes formes

Change, gérances, encaissements et toutes opérations
bancaires, chambre forte

Tout pour le camping

A notre rayon spécialisé

En vedette cette saison

la tente J 3

Un modèle des tentes Maréchal, long. 190 cm., larg. 120 cm., abside 40 cm. à deux pans.

Au prix sensationnel de

Fr. 112.-

A notre rayon vous trouverez également tout le matériel nécessaire à votre installation.



DE PRÉFÉRENCE CHEZ GERTSCHEN

FABRIQUE DE MEUBLES A. GERTSCHEN FILS S.A. WATERS - BRIGUE - MARTIGNY



Médaille d'or : Lausanne 1910
Berne 1914
Lucerne 1954

BANQUE POPULAIRE DE MARTIGNY

Téléphone 026 / 6 12 75
Chèques postaux Il c 1000



Crédits commerciaux
Crédits de construction
Prêts hypothécaires et sous toutes autres formes
aux conditions les meilleures

Dépôts à vue ou à terme en compte courant
Carnets d'épargne
Obligations à 3 et 5 ans
Gérance de titres



MARTIGNY

centre d'affaires

La prospérité de Martigny témoigne de son intense activité artisanale et commerciale !



Fromagerie valaisanne

MARTIGNY-VILLE Place Centrale

Comestibles, légumes, charcuterie, fruits
Prix spéciaux pour hôtels

R. RUCHET * Téléphone 026 / 6 16 48

Deux commerces, une qualité !



Les articles BALLY pour le travail et pour la ville

Chaussures **Modernes**
MARTIGNY

La mode masculine chez **P K Z**

Confection pour messieurs

DUCRET - LATTION

MARTIGNY Avenue de la Gare

Une réputation à soutenir !

Cartes postales

EDITION DARBELLAY

MARTIGNY

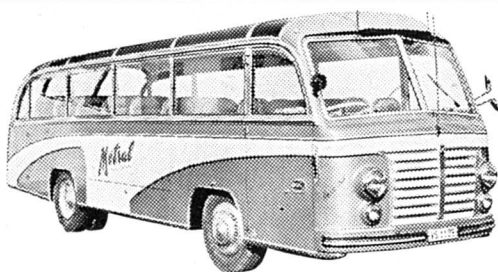
Transmissions de *fleurs*
partout par FLEUROP

La maison qui sait fleurir...

JEAN LEEMANN, fleuriste

Martigny tél. 026 / 6 13 17

Saint-Maurice 025 / 3 63 22



Martigny-Excursions

R. Métral

Téléphone 026 / 6 10 71 et 6 19 07

Agence de voyages
Organisations de courses
toutes directions
Suisse et étranger
Prix spéciaux pour classes
contemporains, écoles
et sociétés
Devis sans engagement
CARS PULLMAN TOUT CONFORT

Le spécialiste de la montre de qualité !

Moret
Horlogerie - Bijouterie
MARTIGNY

Toutes les
grandes
marques

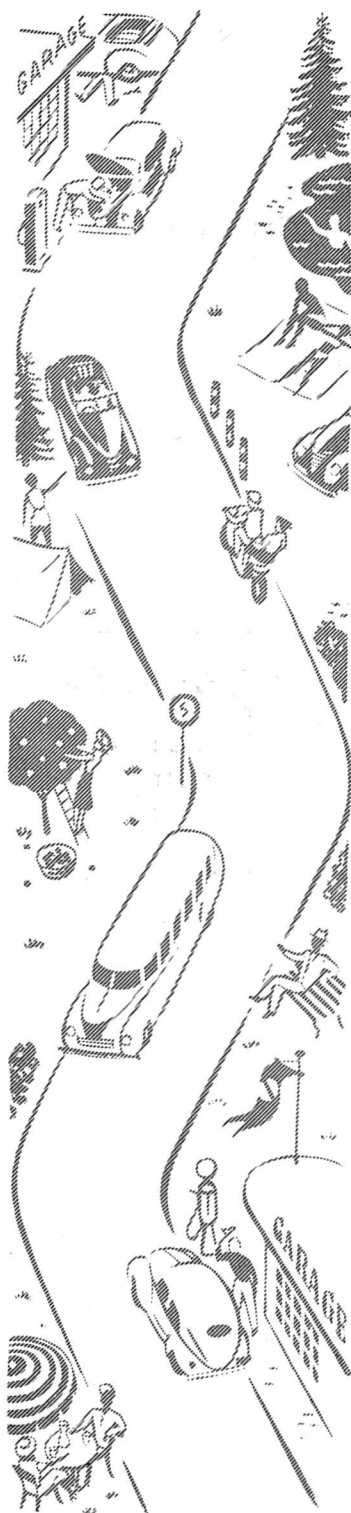
Oméga, Longines, Zenith, Tissot, etc.



chez votre fournisseur habituel

Au service de l'automobiliste

☆ Der gute Automobil-Service ☆ Friends of the Motorist ☆



ROYAL

GARAGE S. A.

MARTIGNY

Tél. 026 / 6 18 92

AGENCE SIMCA

Aronde - Ariane - Vedette

Atelier de carrosserie et peinture

Garage Moderne

A. GSCHWEND - SION

Bureau : 027 / 2 17 30

Appartement : 027 / 2 10 42

Dépannages, réparations, révisions,
mise au point de toutes marques.
Service lavage, graissage, pneus,
batteries

Agence pour le Valais : Citroën
Panhard
Service Austin

Garage J.-J. Casanova

Martigny-Ville et Saint-Maurice

Agence General Motors Suisse S. A.

CHEVROLET - OPEL - BEDFORD

AUTO-ÉCOLE

Tél. 026 / 6 19 01 et 6 02 17

CARROSSERIE AUTOMOBILE

J. Germano

Téléphone 026 / 6 15 40

Martigny-Ville

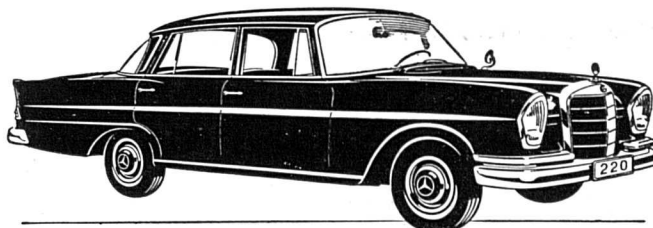
Ateliers : Peinture au pistolet - Selle-
rie et garniture - Ferrage et tôlerie
Constructions métalliques et en bois
Transformations

Garage Balma - Martigny

Téléphone 026 / 6 12 94

Agence VW, Plymouth

MERCEDES-BENZ



Agence générale pour le canton du Valais

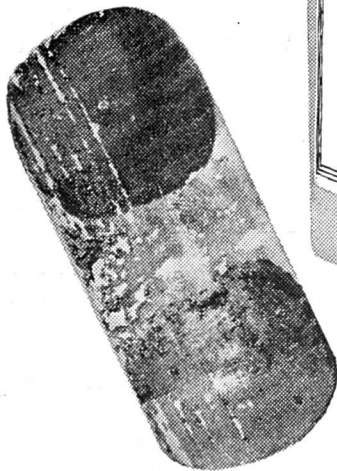
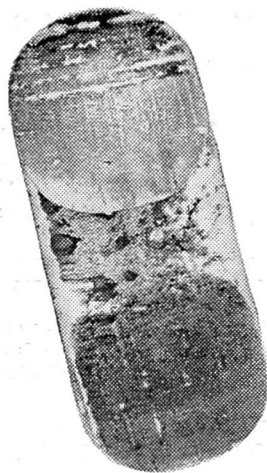
Garage Lanz S. A.

Aigle

Tél. 025 / 2 20 76

Bouchon

vole!



C'est presque un jeu tant ils semblent voler au cours du repas, les bouchons! Le premier est gai, le second est déjà précieux, le troisième quitte le goulot de la bouteille dans un silence fait de vénération. C'est que la

Dôle Orsat

vient à son heure, pour accompagner le rôti, la volaille ou plus simplement, pour achever le repas en point d'orgue, avec un succulent fromage. Cette dôle, c'est tout le Valais!

A. Orsat S.A., Martigny/Valais



Dans toutes les bonnes maisons